

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

En an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

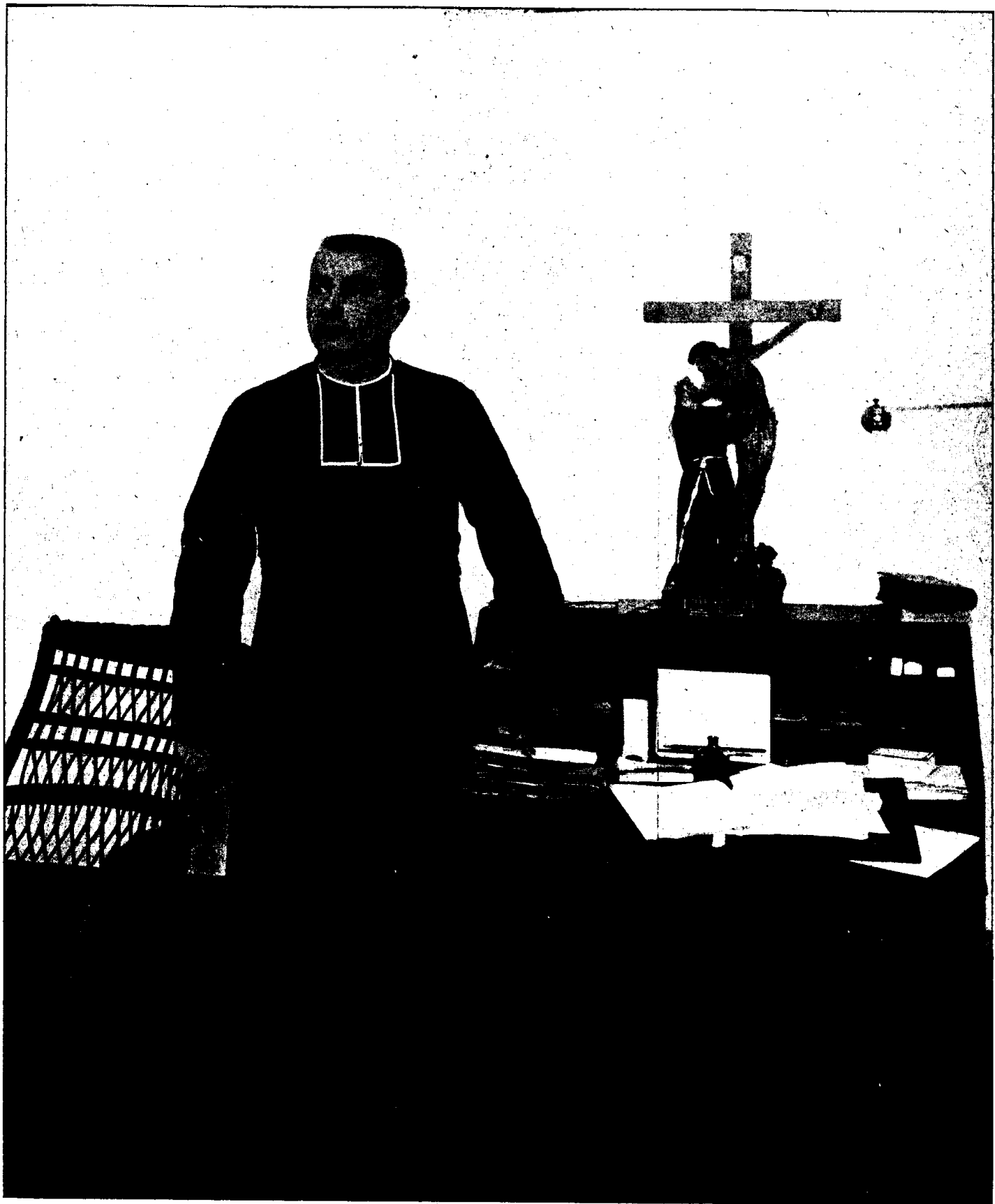
15^{ME} ANNÉE, No 774.—SAMEDI, 4 MARS 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. L'ABBÉ MIGNAN
Prédicateur du carême à Notre-Dame, Montréal

Photo. J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 MARS 1899

SOMMAIRE

TEXTES.—L'évangile, par François Coppée.—Zig-zag, par Rodolphe LeFort.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—Poésie : La chute, par Abel Letalle.—Chronique parisienne, par Rodolphe Brunet.—La question de Terre-Neuve.—Le vainqueur de la mort : Chronique des siècles à venir, par Camille Debans.—Instantanés, par Paul et Victor Marguerite.—Bibliographie, par de Thermes.—La sublime obéissance.—Nos fleurs canadiennes, par E. Z. Massicotte.—Primes ! Primes ! —Amusements.—Théâtres.—Gravure-Devinette.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de M. l'abbé Mignan, prédicateur du carême à Notre-Dame de Montréal.—Portraits des envoyés d'Aguinaldo, MM. Rios et Rivera.—Les pêcheries de Terre-Neuve : La rade de St-Pierre ; L'embarquement des homards ; La pêche de la morue ; Le séchage de la morue ; Un gardien de pêche et sa famille : Phare de Galatry.—Quai la Roncière.—Gravure de mode.—Rébus.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent soixante-dix-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 4 MARS, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

L'EVANGILE

Un jour, j'ai senti sur mon front le souffle de la mort, et en moi se sont réveillés l'horreur du néant et le besoin d'une vie éternelle. Alors, j'ai relu l'Evangile. Je l'ai lu comme il faut le lire, avec un cœur simple et confiant, et, dans chaque page, dans chaque mot du livre sublime, j'ai vu resplendir la vérité. Et je crois fermement aujourd'hui à tous ces miracles, d'ailleurs racontés, décrits, attestés par les évangélistes avec une sûreté et une précision de détails où éclate la plus évidente et la plus complète sincérité.

FRANÇOIS COPPÉE.



Nous donnons, dans notre présent numéro, le portrait du prédicateur de la station du carême à l'église Notre-Dame, à Montréal.

M. l'abbé Pierre-Emile Mignan est âgé de quarante-trois ans ; il est né à Orléans (Loiret-France). Il a fait ses humanités sous la direction de Mgr Dupanloup, au petit séminaire de la Chapelle, sa philosophie et sa théologie au grand séminaire d'Orléans, dirigé par les Messieurs de Saint-Sulpice.

S.G. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, l'a chaleureusement recommandé à M. le Supérieur de Saint-Sulpice, de Montréal. M. l'abbé Mignan a prêché jusqu'à Paris : nous ne doutons pas qu'il ne plaise beaucoup à nos concitoyens.

La photographie que nous reproduisons en première page a été prise dans la chambre même de M. l'abbé Mignan.

Nous écrivions dans un autre journal que la religion ne change pas ; que, si elle sait faire la part des temps différents, des lieux changeants, elle-même est immuable.

Nous disions aussi que l'on ne devait aucunement s'inquiéter des hérésies toujours vieilles, quoique présentées sous des aspects nouveaux.

Et cela, nous le disions à propos de ce que l'on est convenu d'appeler l'Américanisme, que d'autres dénomment le Heckérisme. On nous annonce une encyclique du grand Pape Léon XIII condamnant le genre d'application du Saint-Esprit à l'âme, d'après les théories du P. Hecker.

Par exemple, ce qui nous plonge dans un état de douce béatitude, ce sont les... explications ridicules données par deux grands journaux, protestants naturellement, de Londres.

Le correspondant du *Daily Chronicle* lui écrit de Rome (! ?) que la lettre du Saint Père sera peut-être exploitée par les anti-américains ; que, somme toute, elle n'est pas défavorable au catholicisme américain.

Le *Times*, lui, explique gravement "que le Pape ne condamne pas la politique américaine," et autres insanités de même genre.

Qu'on veuille bien remarquer, chez nos confrères d'Albion, qu'il n'y a pas de catholicisme américain : pourquoi oublient-ils que catholique veut dire universel ? L'Anglais souffrirait donc d'être égal à zéro—si le catholicisme est américain ?—Si oui, les catholiques ne l'entendent point ainsi : c'est la différence qu'il y a entre catholique et correspondant du *Daily Chronicle*.

Quant à l'autre... explication des explications du Saint-Père, elle est tout aussi inepte : le Pape ne se mêle pas de la politique intérieure d'un Etat, tant que cette politique n'attaque pas l'Eglise—ce qui, malheureusement, se produit trop souvent.

Nous publions, dans une autre page, une photographie prise dans leur cabinet de travail, à l'hôtel Windsor, de MM. Rios et Rivera, envoyés d'Aguinaldo, qui se dit président de la République des Philippines.

Ces messieurs espèrent convaincre les gouvernements européens de la sainteté de leur cause—ce dont nous doutons beaucoup. Nous doutons qu'ils puissent convaincre, mais nous doutons, et très fort, de la sainteté de leur cause.

Il est avéré—et Aguinaldo n'a jamais démenti ce fait—que lui, Aguinaldo, et la prétendue République Philippine, se conduisent en vrais bourreaux envers les prêtres, les religieux, les religieuses, les soumettant tous à des traitements infâmes, rappelant les excès des Luthériens en Allemagne, en Hollande et ailleurs au XVIe siècle. Les nations civilisées ont le droit absolu, et le devoir strict, de demander compte

aux Philippins de leur barbarie—pour employer un terme très doux.

MM. de Rios et Rivera ne nous en voudront pas de ce que nous leur disions qu'ils ne réussiraient pas dans leur mission : l'Europe est certainement descendue bien bas, mais les Européens ne sont pas encore des tortionnaires.

Nous lisons dans l'excellent *Pèlerin*, de Paris, sous la date du 5 février 1899 :

L'archiduc Jean qui, à la suite de la mort sanglante et mystérieuse de l'archiduc Rodolphe, fils de l'empereur d'Autriche, a pris le nom de Jean Orth et est parti comme capitaine au long cours sur un navire qu'on a dit perdu en des conditions mystérieuses, est vivant.

Un matelot de son vaisseau, originaire de Croatie, que sa famille croyait mort depuis longtemps, vient enfin de lui envoyer de ses nouvelles, et dans sa lettre indiscreète, il dit que Jean Orth est en parfaite santé et qu'il espère revoir sa terre natale.

Du reste, à la cour, d'après des dispositions testamentaires que nous avons rapportées, on ne semblait pas croire à sa mort.

Notre distingué confrère de Paris voudra-t-il bien remarquer que la mort de l'héritier au trône d'Autriche n'a été pour rien dans la détermination de Jean Orth ?

Le 12 mars prochain à deux heures et demie, notre collaborateur M. de Marchy, fera dans la salle de l'Union Catholique, rue Bleury, un examen logique du rôle de la littérature de ce siècle jusqu'à la fin du Romantisme. Ce sujet intéressant au point de vue social réunira ce jour-là tous les amis du conférencier et ceux de nos lecteurs qui ont suivi avec intérêt les nombreux articles qu'il a écrits pour le MONDE ILLUSTRÉ.

Notre ami et distingué photographe, M. J.-N. Laprés, de la société Laprés et Lavergne, a été assermenté juge de paix, par M. L.-W. Sicotte, greffier de la paix. Nous nous empressons de lui présenter nos plus sincères félicitations au sujet du témoignage de confiance que le gouvernement provincial vient de lui donner, en le nommant juge de paix.

A BATONS ROMPUS

"Le Roy est mort, vive le Roy !..."

C'est par ce cri d'antan qu'on me permettra de rendre hommage à la mémoire de feu le président de la République Française.

Faure est mort, vive la République ! Pauvre France ! comme on dit en certains hauts et bas mi-lieux, et cela depuis vingt-cinq ans... Après Panama, après Carnot, après Fashoda, après le Juif... Faure meurt !...

Comment peux-tu vivre et résister après tant d'épreuves ?... Toujours prêts, les vautours veulent s'abattre sur le charnier pour se partager un lambeau de la proie tricolore, mais la proie leur échappe, effrayés qu'ils sont par le principe lumineux et vrai que Dieu tient en réserve selon les besoins des peuples, ce qui les renverse, tout comme Saul sur le chemin de Damas.

* *

Donc, Faure est mort, vive la République !

Honneur à toi, grand disparu, toi qui as supporté avec une noblesse royale le soufflet de Fashoda et le crachat de la juiverie, ce qui a brisé ton cœur d'enfant du peuple, ton âme de soldat, ton patriotisme de grand citoyen... Mais non, tu n'es pas mort, car le principe que tu représentais vit et vivra, parce que ce sont les morts, morts sur le champ de bataille, qui font la force d'un principe et d'un peuple.

Voilà pourquoi si Napoléon troisième était mort à Sedan, nous serions encore sous l'empire.

Et voilà pourquoi, Carnot et Faure, morts au champ d'honneur, c'est le baptême et la confirmation de la République.

* *

Au grand étonnement de l'univers entier, au grand désappointement de nos ennemis intérieurs et extérieurs, la France, dans sa majesté calme et digne, l'a prouvé en nommant Loubet devant la dépouille à peine refroidie de son illustre prédécesseur. Dans une époque aussi troublée que la nôtre, quelle monarchie héréditaire en pourrait faire autant ?

* *

Cette mort fait faire bien des réflexions. En effet, comme dans certaines contrées, il n'avait jamais travaillé à devenir le premier de son pays. Ce n'est pas lui qui se croyait capable... indispensable. Ce sont les autres qui l'ont choisi, sans préparations ni menées politiques, il a accepté... il s'est dévoué... De même pour le nouveau Président. Combien de pays, républicains ou autres, en peuvent dire autant ? Peu, car, quoi qu'on dise, en France, ce sont les principes qui font surgir les hommes, tandis qu'ailleurs ce sont des partisans. Or, une tête de parti morte, le parti disparaît, tandis qu'un principe survit toujours à la disparition de son chef. Nous l'avons vu, nous l'entendons dire chaque jour, et cela se reverra. Pourquoi ? parce que comme la religion, la politique, pour être forte ne doit jamais nager entre deux eaux.

* *

Je n'avais certainement pas l'intention d'écrire tout cela, mais comme c'est tombé sous ma plume, je ne l'effacerai pas, pas plus que je ne renierai ce que j'aurais dit dans une conversation, sauf à avouer que je me suis trompé. Et, sans vouloir avoir la prétention d'être prophète, voici à peu près ce que je disais, dans une conversation que j'avais il y a un an environ, avec le regretté Dr Guay, mort pauvre, comme le dit *Le Soleil*. Je copie exactement *Le Matin*, qui semblerait avoir entendu ma conversation avec Guay :

Si la fortune, le succès et les grandeurs l'ont affecté au point de lui faire oublier ses anciens amis, la faute en est aux autres plutôt qu'à lui-même.

C'est le seul jugement sévère qu'on ait porté contre Faure, et puisse-t-il servir à d'autres à l'éviter.

* *

Mais revenons à la mort du président Faure... Encore une fois, je ne voudrais pas poser au prophète, mais voici ce que j'écrivais dans ce même journal après la mort de Carnot :

" Les bombes, les armes à feu, le poignard faisant presque toujours découvrir les assassins, ces derniers pourraient bien employer le poison. Cela fait moins de bruit et se découvre rarement..."

D'un autre côté, quand un chef d'Etat meurt, on fait toujours son autopsie. Dans le cas qui nous occupe, je ne sache pas qu'il y en ait eu. Il est vrai que la science a parlé. Mais, me dira-t-on, le président éprouvait de la faiblesse dans les jambes, on avait diagnostiqué une *artérite*, maladie où les artères se rompent par la fatigue, et cependant on ne lui avait pas défendu ses promenades à cheval, exercice qui demande du jarret, etc...

* *

Je trouve cela fort étrange, et si j'en parle, c'est que malgré toutes les sentinelles, l'Empereur de Russie trouve des têtes de mort et des poignards dans son cabinet ; l'empereur d'Allemagne trouve un pompier dans la chambre de l'impératrice...

Et j'en conclus que s'il y a eu des Ravallac et des Santo avec un poignard orné de fleurs, il peut aussi y avoir eu des Borgias au poison subtil dans cette mort aussi soudaine qu'inattendue.

Ceci est écrit en présence du... futur.

Guay

LA CHUTE

*Gigantesques tombeaux des splendeurs de jadis !
O débris monstrueux, dignes d'un Erostrate
S'indignant à l'orgueil outré d'un autocrate !
O villes ! dont les ciels n'étaient qu'un pur lapis !*

*Capitales d'un monde ancien, vous, dont les fils
Dorment dans le mépris d'une victoire ingrate !
Rayonnantes beautés du Nil et de l'Euphrate,
Babylone, Ninive, ô Thèbes ! ô Memphis !*

*Dieu, qui sait les destins, ne veut pas qu'on le tente,
Dans sa large bonté paisible, omnipotente,
Par l'or, la vanité, par les bruits éclatants.*

*Les plus fiers, il les voue aux foudres éternelles :
Jupiter écrasa les superbes Titans,
Comme Icare, au soleil, laissa brûler ses ailes.*

Abel Letalle

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 1er février 1899

Il fait froid ; nos feux de cheminée flambent ; et Paris frissonne au dehors.

Hier soir, j'étais à la Comédie-Française, où l'on donnait le *Berceau* et le *Bonhomme Jadis*.

Le *Berceau*, de M. Brioux, est un plaidoyer contre le divorce, quand il y a des enfants dans le ménage. Et Mme Bartet a de bien beaux mouvements pour dire la belle et humaine philosophie de M. Brioux.

Dans le *Bonhomme Jadis*, de Murger (Pierre Langier tenant ce rôle), il y a de la vie, de la vie parisienne.

Le *Bonhomme Jadis*, dont les jours d'amours sont passés, trouve son bonheur en regardant s'aimer ceux qui ont vingt ans.

Sa fortune, il la partage avec les fiancés d'aujourd'hui.

Il est veuf, le *Bonhomme Jadis*. Il a gardé en son cœur un autel tout fleuri de souvenirs attendris pour la chère Jacqueline partie avec ses derniers baisers. En sa mémoire, il fera des heureux.

C'est charmant !—Ça ressemble, comme beauté, à ces deux ou trois fameux diamants rares qui ne sont même pas à la portée des plus riches millionnaires.

Cependant, ces choses existent à Paris ; et même, elles font la gloire du vieux quartier latin.

* *

Du *Journal*, je cueille ces lignes intéressantes :

Un procès qui n'a pas été sans causer un petit scandale, vient d'être jugé par la Cour d'appel des chambres civiles de Vienne.

Le plaignant est un simple cocher de fiacre viennois, un de ces " fisker " de la capitale autrichienne dont la jovialité et la bonhomie proverbiales font exception à la grossièreté de leurs collègues de beaucoup d'autres capitales y compris la nôtre.

Cet excellent homme avait, pendant un mois, mis sa voiture à la disposition du prince Alexandre d'Oldenbourg, qu'accompagnait une chanteuse de café-concert. La fin du mois arrivée, le cocher réclama son dû : 300 florins. Le prince n'avait pas un maravedis. D'où procès. Les tuteurs du prince d'Oldenbourg, la duchesse d'Oldenbourg et le prince de Hesse et du Rhin, excipèrent devant le tribunal de première instance de la minorité de leur pupille—il n'a que dix-huit ans—pour refuser le paiement de la somme due.

Le tribunal a rejeté cette thèse et la Cour d'appel a confirmé ce jugement en le motivant ainsi :

" Attendu que le prince d'Oldenbourg est un prince authentique et non pas un snob ordinaire..."

" Qu'en admettant la thèse du défendeur, les cochers seraient obligés de changer leur formule " Une voiture, Monseigneur ? " en " Etes-vous majeur, Altesse ? ", etc."

Ils ne manquent pas d'esprit, les juges viennois.

Les juges de la Cour de cassation de Paris ne feraient pas mieux.

* *

Le numéro de février de la *Revue des Deux-Frances* contient de très intéressants articles, dont : *Catherine*

II, par la célèbre princesse Russe, Mme Olga de Bezobrazow ; *Le Pôle Sud est découvert*, par M. Benjamin Godabert ; *Guerre à la langue française*, par le Dr Gérin-Lajoie. Ce dernier article montre les Irlandais comme les pires ennemis de la race française.

Pourquoi en serait-il autrement, puisque l'Irlande a une dette de reconnaissance à payer à la France ?

Les Irlandais des Etats-Unis sont les apôtres les plus actifs et les plus enragés de l'Angleterre ; ils ressemblent aux chiens battus qui viennent lécher la main du maître qui les a frappés.

Irlandais et Italiens peuvent se donner la main. La gratitude a droit à leurs dédains !

Comme notre distingué M. Benjamin Sulte avait raison naguère de dire son fait à l'Irlandais, qui, dans la *Revue des Deux-Frances*, avait voulu attribuer à ses ancêtres la découverte de l'Amérique.

Quand les Irlandais découvrent la liberté, c'est pour s'en faire un sceptre de despotisme afin d'écraser les Français. Les Français n'osèrent-ils pas, jadis, leur ouvrir la bourse et verser du sang pour eux ?

C'en était trop ! Et sur la terre d'Amérique, ils se souviennent ? ! !

Ah ! combien ?

Les Irlandais ont du cœur !

* *

Rencontré, l'autre jour, le chef des services de l'Exposition de 1900, qui me dit :

—Le Canada ne prend donc pas part à notre exposition ? Tous les commissaires étrangers viennent ici, et je n'ai pas encore vu le vôtre !

La parole est aux Canadiens qui se vantent d'aimer la France.

Robt Bruneau

LA QUESTION DE TERRE-NEUVE

(Voir gravures)

Les relations entre l'Angleterre et la France viennent de passer par une période de tension aiguë. Aujourd'hui même, si tout danger de brouille n'est point écarté, on peut néanmoins constater qu'une réelle détente s'est produite. Le ton des journaux anglais est devenu moins hautain et moins menaçant, et l'on annonce que M. Paul Cambon, ambassadeur français à Londres, a eu un entretien cordial avec lord Salisbury.

Les pessimistes, ceux qui malgré tout redoutent l'éventualité d'un conflit, s'accordent à dire que c'est à l'occasion du règlement de la question de Terre-Neuve, que ce conflit pourrait éclater.

On sait que le traité d'Utrecht concède formellement le droit aux Français de pêcher la morue sur la côte ouest de Terre-Neuve, laquelle prit le nom de *French-Shore*, côte française.

Ce droit, les Anglais sont gens trop habiles pour songer à le contester. Seulement, en 1715, il n'y avait que de la morue le long du *French-Shore*. Aujourd'hui, le homard y abonde, et les pêcheurs français ont établi le long de la côte de nombreuses homarderies. Or, les Anglais prétendent leur refuser le droit de pêcher le homard.

Voilà le noeud de la question de Terre-Neuve. Il faut avouer qu'il faut de la bonne volonté pour trouver matière à conflit.

L'oisiveté, comme la rouille, use beaucoup plus que le travail.—FRANKLIN.

Il ne faut choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour amie si elle était homme.—JOBERT.

Le meilleur moyen pour vivre selon les règles de la justice, c'est de ne pas faire ce qu'avec raison on blâme dans autrui.

LE VAINQUEUR DE LA MORT

CHRONIQUE DES SIÈCLES A VENIR

(Suite et fin)

La lettre fut rédigée séance tenante, et l'on délégua trois membres du Congrès qui partirent pour l'Amérique. Smithson les reçut dans le palais dont les agriculteurs reconnaissants lui avaient fait hommage, cent ans auparavant, et qui se nommait Red Palace.

—Messieurs, leur dit-il sans la moindre tergiversation, cela est vrai. Aussi bien l'heure est sonnée où il faut que je m'explique. Oui, j'ai découvert l'art de conserver la jeunesse ou, pour mieux dire, le moyen d'arrêter les désordres physiques produits par le temps sur l'organisation humaine, et, jusqu'à un certain point, de donner à ceux qui emploieraient mon procédé une santé inaltérable. J'avais quarante-huit ans lorsque j'ai fait cette découverte et vous voyez que je n'ai plus vieilli. Mme Smithson a dépassé la soixantaine, je vais avoir l'honneur de vous la présenter, et vous la prendrez pour une jeune fille. Mais ne vous illusionnez pas plus que de raison. Je ne me vante point d'avoir vaincu la mort. Dans une rixe, dans une bataille, à la suite d'une chute, les hommes peuvent mourir comme autrefois, s'ils se cassent la tête, s'ils reçoivent un coup de fusil ou un poignard dans le cœur...

Smithson fut interrompu par l'un des trois délégués...

—Nous n'avons pas l'indiscrétion d'en demander davantage, dit-il. Sans juger à priori votre découverte, nous pensions bien qu'elle n'avait pas modifié l'économie de l'organisme humain.

—En effet, elle ne fait que le consolider.

—Combien de temps pensez-vous qu'un individu pourrait vivre en suivant fidèlement votre méthode et vos ordonnances ?

—Je l'ignore. Mais je ne serais point surpris qu'il vécût plus de dix siècles, s'il ne vivait pas perpétuellement.

Un sourire glissa sur les lèvres des trois délégués reflétant leur joie intérieure. Ils ne doutaient pas qu'après la première déclaration du prodigieux Yankee, ils ne dussent retourner en Europe avec le secret de la vie éternelle.

—Eh bien ! monsieur, reprit le plus éloquent des trois, nous venons respectueusement, au nom du Congrès réuni à Paris, au nom par conséquent de la Ville lumière tout entière, en un mot, au nom de l'univers, vous prier de mettre le sceau à votre immense gloire en dévoilant enfin le merveilleux secret qui nous rendra le Paradis terrestre...

M. Benjamin Smithson répondit très gravement :

—Messieurs, je suis flatté que vous ayez traversé les mers pour accomplir cette démarche, et j'ai déjà donné des ordres pour qu'on vous fasse ici un séjour aussi agréable que le peuvent de pauvres Américains. Mais, en ce qui concerne mon secret, je profiterai de votre ambassade pour apprendre au monde que je suis décidé à ne le dévoiler jamais.

Et comme les trois Français restaient muets de stupefaction, Smithson reprit :

—Après des méditations profondes, j'ai acquis la conviction que la prolongation indéfinie de l'existence humaine deviendrait en peu de temps un mal incomparablement plus funeste que le bienfait ne serait profitable. Je ne dirai donc rien. Non point que je veuille garder pour moi seul la joie de vivre, car au contraire je suis décidé à suspendre, dans un temps donné, les mesures auxquelles je dois mon invraisemblable vieillesse. Quel que soit son génie, l'homme ne saurait empiéter sans folie sur les attributions de Dieu.

—Quoi ! s'écria Pierre Seigrevail, le plus éminent des trois délégués, vous refusez... !

—Croyez bien que j'en suis désespéré. Mais vous admettez que, pendant cette longue vie, quand je n'ai pas perdu la moindre part de mes facultés intellectuelles, j'ai acquis une expérience double, au moins, de celle que peuvent posséder les autres hommes.

—Eh bien ?

—Par ce qui se dégage le plus clairement de ce que j'ai appris, continua Smithson, c'est que le progrès, quel qu'il soit, n'apporte en se développant aucun élément de vrai bonheur pour l'humanité. Ce qui fait le malheur de l'homme, ses passions, son égoïsme, ses vices, en un mot ses maladies morales n'a point changé.



Il s'inclina doucement, en ouvrant les bras, à la façon des pasteurs anglicans.—Page 692, col. 2

—Oh ! fit Seigrevail scandalisé, mais c'est un blasphème, ce que vous dites là.

—Non ! répondit en souriant le vieillard. Comment ne voyez-vous pas cette vérité ? Les mauvaises gens auraient des centaines d'années pour faire le mal avec la même rage. Les bons devraient subir leurs forfaits indéfiniment. Je vous le dis, ce serait le triomphe des malfaiteurs et des ingrats.

Cela dit, Smithson fit le geste de quelqu'un qui ne consentira plus à discuter. Il s'inclina doucement en ouvrant les bras à la façon des pasteurs anglicans.

Et les trois journalistes eurent beau insister, il se cantonna dans l'inébranlabilité de sa résolution. Aucun argument ne parvint à le toucher, à lui faire adoucir la rigueur de son arrêt. Bientôt même il affecta de parler d'autre chose et il invita ses visiteurs à dîner.

Ce fut au moment de se mettre à table qu'il présenta sa femme aux délégués. Mme Smithson était une petite femme blonde avec une aimable figure. Ses lèvres étaient d'une fraîcheur incroyable, ses yeux d'une limpidité extraordinaire, on lui aurait donné dix-huit ans.

Pierre Seigrevail se demandait si on ne se moquait pas de lui et de ses compagnons. Tout le monde aurait pu croire, comme eux, qu'on leur jouait quelque comédie dans un simple but de mystification. Mais, pendant le repas, M. et Mme Smithson racontèrent des faits dont ils avaient été les témoins oculaires cinquante ans auparavant, et cela sur un ton si sincère, qu'on ne pouvait douter de leur bonne foi.

Avant de partir pour la France, les délégués firent une suprême tentative.

—Mais donnez-nous, dirent-ils, donnez-nous au moins une autre raison, une seule.

—Volontiers, répondit Smithson. Supposez donc que je livre mon secret à l'humanité. Dès ce moment, on ne meurt plus, n'est-ce pas ? Or, on sait combien il naît de millions d'hommes par an. Il suffit donc d'une simple règle d'arithmétique pour fixer la minute précise où le globe terrestre serait trop petit pour contenir les hommes immortels. Alors, qu'advierait-il ? Les plus forts se feront faire de la place. Les plus faibles s'associeront pour se défendre. Ce sera la guerre, une guerre universelle, intestinale. On, se tuera

les uns les autres, et mon secret n'aura plus aucune valeur. Autant y renoncer tout de suite.

Ce que disait Smithson était la sagesse même. Mais il ne parvint pas à convaincre les délégués. Ceux-ci appartenaient à ces espèces de sourds qui ne veulent rien entendre. D'ailleurs, toutes leurs facultés étaient concentrées sur ce point unique : arracher au savant américain le secret divin. On verrait bien après.

Aussi, quand ils quittèrent Red Palace pour rentrer à New-York, les journalistes français étaient-ils plus décidés que jamais à ne point abandonner la partie. A la gare, une foule les attendait, avide de connaître les résultats de leur démarche. Est-il besoin d'ajouter qu'on déplora, d'un commun accord, le coupable entêtement de sir Benjamin.

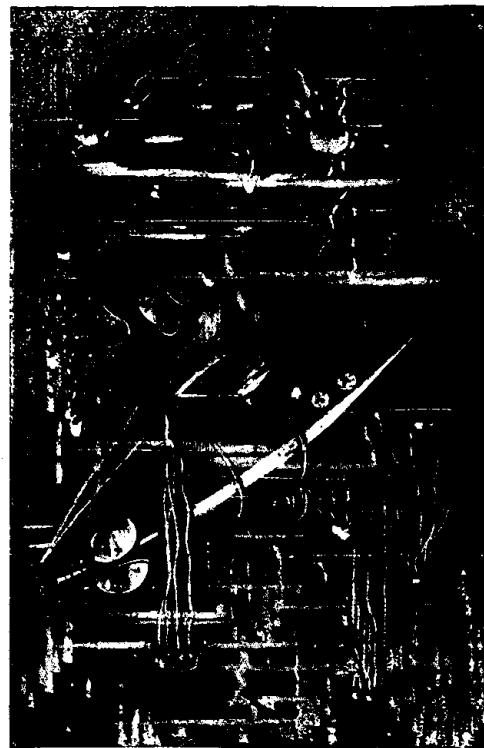
—Il cédera pourtant, disait le directeur de l'*American Times*.

—Il ne cédera pas, répliqua Seigrevail.

—Enfin, il faut qu'il cède ! reprit avec une singulière conviction un troisième personnage.

Et c'est que vraiment c'était pour tout le monde une question si brûlante ! Depuis qu'on espérait cette atténuation presque complète de la mort, on ne parlait pas d'autre chose d'un bout de la terre à l'autre. Les vieillards, les hommes mûrs et les malades ne se tenaient pas d'impatience. Ils attendaient d'heure en heure que la bonne nouvelle leur arrivât. Ceux qui se sentaient près de tomber pour toujours dans le grand noir du tombeau, ceux dont on dit : " Il n'en a pas pour huit jours," s'informaient sans cesse, étreints par l'angoisse, de l'état des négociations. Plus d'une mère, penchée sur le berceau de son enfant condamné, réclamait le miracle dont Smithson était capable, et qui sait si l'on n'aurait pas obtenu en déléguant auprès de lui cinq ou six mamans désespérées ?

Quand on apprit que Smithson refusait décidément de révéler son secret, il y eut une explosion de colère bien compréhensible. Des meetings furent organisés de toute part ; des millions de protestataires indignés flétrirent, sans ménagement, la conduite du célèbre inventeur.



Vers l'an 2073, il était parti dans un bateau sous-marin.—Page 693, col. 1

On en vint, en peu de temps, aux extrémités. Quoi, voilà un homme qui peut nous empêcher de mourir et qui refuse de nous donner ce suprême bien : la vie indéfinie ? Mais il n'a pas le droit de nous dérober cette part de notre héritage. Il faut le forcer, dussions-nous lui infliger un supplice pour la circonstance. Les plus enragés proposèrent d'enfermer Smithson jusqu'à ce qu'il eût répondu à l'attente du monde.

Mais rien ne prévalut contre l'entêtement du Yankee. Tant et si bien que les nations, selon la marche accoutumée des choses, se familiarisèrent avec cette décep-

bien qui se transforma doucement en une vague espérance. On continua de mourir. Des événements, des guerres se produisirent. On fut occupé ailleurs, et les années s'écoulèrent lentes et exquises pour la jeunesse, ingrates et rapides pour l'âge mûr et la vieillesse.

Smithson vivait toujours ; sa femme aussi. Ni l'un ni l'autre ne tombaient dans la décrépitude. Bien mieux, le savant perpétuel, comme on l'appelait maintenant, employait son génie, le plus grand qui ait honoré la race humaine, à faire de nouveaux miracles, à inventer des machines ou des procédés invraisemblables.

Grâce à lui, les voyages aériens étaient devenus d'un usage courant. Aux anciens ballons, que jamais on n'avait réussi à diriger, il avait substitué un aéroplane gigantesque ayant la forme d'un oiseau auquel des piles électriques, d'une puissance énorme sous un petit volume, donnaient le mouvement et la vie. A ceux qui préféraient à ce moyen de locomotion encore un peu lent—on allait de Paris à New-York en huit heures—une voie plus rapide, il offrait un tunnel sous-marin, où les trains marchaient à l'allure vertigineuse des correspondances postales dans les tubes pneumatiques.

En quinze minutes, les voyageurs embarqués dans une gare de New-York débarquaient dans la capitale de la France sur l'emplacement réservé jadis aux Halles centrales. L'humanité lassée de tant de merveilles n'admirait plus. Les moyens de production étaient si puissants que les ouvriers eux-mêmes, si empressés à se plaindre jadis par la bouche d'orateurs de réunions publiques, ne travaillaient plus que deux heures par jour. Le travail était devenu une distraction, un besoin, ce qui faisait réfléchir Smithson qui se souvenait des réclamations bruyantes de jadis, des programmes excessifs, tombés maintenant dans le plus profond oubli.

Vers l'an 2073, il était parti dans un bateau sous-marin, en philosophe désireux de s'éclairer encore sur le mystère des océans, celui de la terre lui étant à peu près entièrement connu. Il avait admiré les végétations et la faune des profondeurs sous-marines et après quelques escales aux endroits les plus intéressants, il avait atterri près de Bordeaux où on l'accueillit avec toutes les démonstrations d'un enthousiasme fou...

Mais le bonhomme était blasé sur les honneurs. D'autre part, il y avait, dans ce triomphe ménagé par une foule un peu ivre, autre chose que de la reconnaissance. Les malins se flattaient d'étourdir Smithson, de l'enguirlander, de le conquérir si complètement, pour tout dire, que cette fois il consentirait à lâcher son secret de longue vie.

Jamais homme ne fut soumis à pareil régime de flatterie et de courtoise tentation. Pendant plus de trois mois on ne lui laissa aucun repos. Le chef de l'Etat lui rendit visite en grand appareil, comme au plus puissant souverain du monde. L'Académie des sciences lui offrit son hommage dans une séance hors-Institut, c'est-à-dire en l'antique galerie des machines au Champ de Mars, qui se trouvait trop étroite pour contenir un peuple avide d'apprendre enfin comment on réclamait la mort. Par acclamation Smithson fut proclamé président d'honneur de toutes les sociétés savantes de l'univers. On le porta en triomphe à son fauteuil. Puis la voix la plus éloquente de Paris lui fit un discours dans lequel, après s'être entendu comparer à un dieu, il fut invité à mettre fin aux angoisses des mortels en révélant le mystère de sa vie.

Lui souriait, impénétrable.

L'orateur, ignorant sans doute que ce sourire, les députés du Congrès de 1999 l'avaient vu fleurir sur les lèvres du Yankee, s'imagina qu'il venait de faire entrer la conviction dans l'esprit amolli du vieillard. Il crut qu'en accumulant des arguments victorieux, il frapperait le coup décisif et se lança dans une péroraison admirable. On n'entendit nulle part, ni en aucun temps, rien de plus splendidement persuasif.

Personne, dans l'assemblée, ne doutait que l'avocat n'eût gagné la cause de l'humanité.

Smithson se leva.

Un frémissement traversa l'immense salle comme une brise étrange. C'était de la fièvre et de la joie.

On haletait.

Le savant ouvrit la bouche. Il se fit un silence invraisemblable, comme s'il n'y eût eu là pas une seule des quarante mille personnes qui escomptaient déjà leur étreinte relative.

—Messieurs, mesdames, dit-il en excellent français, je vous remercie de l'accueil que vous m'avez réservé et qui dépasse le beaucoup mon humble mérite...

Et, continuant de la sorte, il répondit aux compliments, aux flatteries dont on l'avait abreuvé. A son tour il fut éloquent, gracieux, exquis. Mais de son secret, pas un mot. On leva la séance sans qu'il eût fait une promesse.

La colère et le désappointement allaient provoquer peut-être quelque regrettable manifestation, et déjà des rumeurs inquiétantes grondaient parmi certains groupes.

Heureusement, d'habiles calmateurs de plèbe firent circuler le bruit que Smithson ne pouvait décemment expliquer son affaire devant un tel auditoire. Qui sait combien de temps il lui faudrait ? disait-on. D'ailleurs, c'est probablement un des plus ardues problèmes de la haute science, et personne n'y comprendrait rien. Il faut attendre.



Elle le pria, le supplia de sauver cet enfant —Page 693, col. 3

Cependant, on ne renonçait pas à le confesser. Et, comme toutes les manœuvres avaient été vaines, on profita d'une nouvelle fête dont il était le héros pour le mettre brutalement en demeure de répondre. Cette fois, il y consentit.

—Ce que vous demandez, disait-il, serait pire cent fois que la mort dont vous voulez vous affranchir. Prenez la peine de regarder autour de vous. En prolongeant votre vie, vous perpétueriez des vices, des souffrances morales, des malheurs sans nom. Croyez-moi, puisque aussi bien je suis le seul homme en état de vous éclairer sur ce point, la vie indéfinie—qui est presque bonne telle qu'elle est—serait un cruel supplice. Je ne vous dirai pas que l'homme se blaserait sur tout et deviendrait, après deux ou trois cents années, un étranger au milieu des jeunes générations, comme le sont déjà dans bien des cas les vieillards de quatre-vingt-dix à cent. Cela saute aux yeux. Mais songez à ce qu'on deviendrait au milieu de haines qui ne pardonnent pas. Imaginez ce que la seule ingratitude ferait de malheureux. Si je pouvais parler, vous sauriez que j'en suis un exemple effrayant. Mais passons ! Voyez-vous un ivrogne, un joueur, un paresseux, un malfaiteur renouvelant sans cesse leurs crimes, leurs infamies, et semant la douleur ou le désespoir autour d'eux pendant des siècles ! Supposez

certaines époux liés à jamais... que dis-je, à jamais ?.. Où sont ceux qui s'entendraient cent cinquante ans ? Encore une fois, Dieu a bien fait les choses. Si je n'avais pas été effrayé de ce que je prévois, croyez-vous que j'eusse hésité un moment à faire le bonheur de mes semblables pour qui j'ai travaillé avec tant de courage et d'obstination ? Interrogez tous ceux qui m'écoutent et demandez-leur s'ils seraient ravis que les trois quarts de leurs amis fussent immortels : vous entendrez ce qu'ils répondront. Et leurs parents, ce serait bien autre chose. Ah ! vous pouvez être persuadés que plus de cent fois j'ai été sur le point de tout dire au petit bonheur. Mais cent fois aussi, une voix secrète m'a encouragé au silence, et j'y persiste. La guerre, le vol, le pillage, les massacres intestins sont des maux formidables. Il ne faudrait pas plus de deux siècles, je le répète, et c'est la centième fois, peut-être, pour que l'humanité, trop dense, en arrivât à ces extrémités, la place lui manquant sur cette boule ronde qui est beaucoup plus exigüe que vous ne le croyez peut-être.

Il parla ainsi pendant une heure encore et termina par ces mots : " Si je cédaï, messieurs, il n'y aurait pas, avant peu de temps, de malédictions dont mon nom et ma personne ne fussent poursuivis, accablés."

Cette fois, ce fut une explosion de fureur. On insulta publiquement le sage Yankee. Des journaux publièrent contre lui d'abominables diatribes. A tous les coins de rue on voyait sa caricature accompagnée de légendes blessantes.

—C'est un mauvais plaisant ! disaient les gens les plus sérieux, et il n'a jamais vécu tout le temps qu'on dit. Les Américains nous ont trompés pour se gauffer de l'Europe. S'il avait le pouvoir dont il se vante, est-ce qu'il hésiterait ? Nous devrions le chasser honneusement.

Et l'on se montait la tête les uns aux autres. Peu s'en fallut qu'on ne passât des injures aux voies de fait. Ah ! si l'on avait su qu'un moment le brave homme, ébranlé dans sa résistance, avait failli tout dire !

Mais quand il vit ce débordement de rage, il se contenta de hausser les épaules en murmurant :

—On ne peut mieux justifier ma résistance.

Avant de quitter Paris, il eut la grandeur d'âme de faire un nouveau cadeau à l'humanité en lui donnant une substance inoffensive qui supprimait presque la douleur dans tous les cas de souffrance physique. Après quoi il reprit le chemin de l'Amérique et regagna sa patrie où on le reçut presque en ennemi. Là-bas, les objurgations dégénérèrent en insultes. Sa femme et lui furent obligés de vivre cachés pour ainsi dire.

Leurs enfants les plus chers, leurs petits-enfants les plus adorés les abreuvèrent de basses persécutions. Le pauvre Smithson, désolé, disait parfois à sa femme :

—Qui sait si je n'ai pas tort ? J'ai bien envie de leur accorder ce qu'ils demandent et ce sera tant pis pour eux.

Un jour, il vit entrer à Red-Palace une de ses arrière-petites-filles qui portait dans ses bras son fils unique dévoré par la fièvre. Elle se jeta tout en larmes à ses genoux, le pria, le supplia de sauver cet enfant. Tout du long elle se coucha par terre à ses pieds, affirmant qu'elle ne se relèverait pas tant qu'il n'aurait pas rendu la vie au petit être qui souffrait.

Comment résister à pareille prière ? Il se rendit, Smithson fit boire au petit garçon quelques gouttes d'un liquide doré. Et la mère, folle de joie, vit le fruit de ses entrailles renaître à la vie...

Dès ce moment, le savant perpétuel devint moins obstiné dans ses intransigeances. Le deuxième centenaire de sa découverte du temps à volonté approchait. Il se proposa de délibérer avec lui-même si à cette occasion il ne céderait pas.

Ce qui ne l'empêchait pas de travailler à de nouvelles merveilles.

Grâce aux progrès qu'il fit faire à la télescopie, le grand Américain rapprocha les planètes les unes des autres à ce point qu'on put affirmer la pluralité des mondes habités. Il poussa ses démonstrations irréfu-

tables jusqu'à établir que les sphères les plus voisines du soleil abritaient des êtres plus intelligents et plus civilisés que ceux des mondes éloignés. Il se vantait même de parvenir à nouer des relations avec Mars, Mercure et la Terre.

Mais tout cela laissait froids les hommes, qui voulaient toujours connaître le grand secret.

—Ce n'est pas cela que nous vous demandons.

Entre temps il imagina mille perfectionnements. De la terre tout entière il avait fait un jardin. Malheureusement l'humanité n'était pas meilleure.

C'étaient de la part du genre humain des exigences toujours nouvelles. En maint endroit, maintenant, éclataient de nouveau des discordes civiles au sujet du temps. Les uns voulaient la pluie, les autres un ciel serain.

On s'écharpait pour cela. D'autre part, les nations eurent vite transformé l'aéroplane en machine de guerre.

On se livrait d'effroyables batailles aériennes où vainqueurs et vaincus étaient presque sûrs de périr.

Ces événements le désespéraient.

L'extrême civilisation semblait de plus en plus rapprocher les hommes de la barbarie noire.

C'était à peine si les humains étaient forcés de travailler quelque peu, tant la mécanique suppléait aux bras, et l'on ne goûtait pas plus de bonheur. Chacun avait trop de temps pour penser, pour critiquer, pour envier. Les pauvres d'esprit voulaient s'élever au premier rang. Les vicieux demandaient à se partager la terre au détriment des humbles et des pacifiques.

Et cependant, Smithson attendait toujours la grande fête qu'il supposait devoir lui être offerte pour donner à ses semblables le suprême bienfait...

Mais voilà que cette fois il ne fut question de rien. Au contraire. Les Américains, comme les autres nations, redoublèrent d'acrimonie contre le savant.

A l'heure même où il comptait sur une triomphale ovation, ce fut contre lui un redoublement d'injures et de sarcasmes. Avec une unanimité sanglante et comme s'ils eussent été poussés par un destin aveugle, les uns et les autres le traînèrent dans l'ignominie.

On alla jusqu'aux menaces. Sa maison fut assiégée. On exigeait de lui des inventions pour tous les besoins, pour la satisfaction de toutes les fantaisies.

—Comme j'avais raison ! dit-il, épouvanté.

Et le 24 juin 2099, comme il n'était pas venu trois personnes pour le complimenter sur son anniversaire, Smithson et sa femme décidèrent qu'ils cesseraient de boire la liqueur de vie.

En deux jours, ils vieillirent de tout le temps qu'ils avaient volé à la nature, et ils moururent désabusés, sans un regret.

CAMILLE DEBANS.

INSTANTANÉS

L'EAU MONTE

Les pluies ont noyé l'été. Dévidant leur écheveau de fils gris, elles tendent aux quatre coins du ciel les mailles de leur liquide réseau. Le doigt mouillé de septembre jaunît les branches qu'il touche ; bien des feuilles mortes s'engluent dans la glaise du chemin. Il pleut, il pleut, bergère !

C'est gris, c'est de la pluie ; fine comme du sable, elle coule de l'invisible sablier. Ce noir, c'est de la pluie ; elle crève en orage, ruisselle en piques, s'écrase aux toits, sur lesquels, dans le vent qui la fouette, on dirait qu'elle fume. Flic, floc ! Claquement des sabots dans les flaques. Il pleut des tétards. Eclaircies dans le soleil, chant des petites rainettes. Il pleut dans les arbres, on dirait de la grêle. Il pleut sur les saules du fleuve, leurs feuilles lourdes d'eau chavirent et montrent le nu de leur peau d'argent. Il pleut sur l'eau : elle ressemble à un crible où passe, noire, de la grenaille de plomb. Les berges dégouttent. Les parapets pleurent. Rigoles et lacs. Rejaillissement de boue sous les roues crottées des carrioles.

Il pleut matin et soir, le jour, la nuit. On entend, dans l'insomnie, le sanglot des gouttières. Au matin, la terre exhale l'odeur des caves ; on dirait qu'il a

poussé des champignons. Insensiblement, la Loire a bu toute cette eau par les mille bouches des ruisseaux, des rivières. Et voilà que ce matin le fleuve de sable, le bras mort peuplé d'îles où de paresseux filets d'eau stagnaient, lentement s'est enfoncé, aplani sous la montée du flot.

Déjà, depuis plusieurs jours, brin à brin, dent par dent, la Loire rongait les lagunes de sable, gagnait les rares touffes d'arbrisseaux, submergeait les fossés des forts que les enfants creusent dans ce sable sec où marquent seuls, à travers de longs espaces, les clous de souliers des paysans et le pied fourchu des vaches. Ce matin, plate, large, l'eau montait avec une force douce, lente et irrésistible.

La lagune baissa ; un affleurement sans vagues, sans souffles, lisse comme une coulée d'étain, se répandit. De quart d'heure en heure, les berges de sable fondirent. La jetée du bac, un banc de terre où atterrissait le passeur, diminua, ruban, simple fil, et sombra. Des arbrisseaux de sable devinrent des plantes fluviales. Le grand fort creusé par les enfants émergea quelques instants, dessinant les cinq pointes en étoile de ses bastions, puis disparut. Sur la droite, des îlots blonds plongeaient, on ne vit plus dans une transparence que leur chair d'une couleur vivante. Sur la gauche, tout un pays de sable submergé ne montrait plus qu'un liseré pâle, où le passeur réfugié embarquait dans son bac des chevaux, comme en une véritable inondation.

Bientôt, il n'y eut plus que des morceaux, des parcelles de sable que l'eau mangea. Les saules blancs trempaient tous. L'eau montait toujours. Elle monte encore. Point de rayonnement, nul éclat. D'un vert mordoré, d'un glaive triste, elle coule sous un ciel nuageux, gris et mort, qu'elle rejoint à l'horizon et qui se fond avec elle en brume indécise. Le fleuve a doublé, triplé ; il s'étale, il se met à l'aise ; les berges le gênent, il les couvre ; les racines des saules, il passe dessus. L'âme de la Loire palpète, elle court, on la voit. Des risées moirent le courant, ici arabesques et spirales, là rebroussis à contre-jour qui font tache.

On dirait que le fleuve a emporté toutes les boîtes des blanchisseuses, leurs linges, leurs battoirs et leurs

savons. Sur l'eau flottent les écumes blanches, les flocons d'une lessive monstre. Mais non, les laveuses ont plié bagage, et cependant les épluchures blanches passent en bribes d'ouate, en traînées spongieuses. Des épaves flottent, semblables à de grosses éponges crayeuses. Et c'est la terre, la pierre molle des berges, qui se dissout, s'en va.

Deux îlots seuls surnagent dans l'immense flux, balles de chanvre qui rouit et qu'enfoncent et maintiennent au fond de l'eau de longues perches, balises, croirait-on, d'une navigation en détresse.

Autour, l'eau monte, monte.

PAUL ET VICTOR MARGUERITE.

BIBLIOGRAPHIE

On nous a fait lire un volume de 340 pages environ, publié sous le titre de : *Contes inquiets*, de Pol Demade, par la Société Belge de Librairie, O. Schepens et Cie., éditeurs, 16, rue Treurenberg, à Bruxelles (Belgique).

Nous avouons sincèrement que nous avons eu un moment de surprise en lisant ce titre : *Contes inquiets*.

Contes inquiets !... Pourquoi ces deux mots semblant disparates ?

Le mieux, vous le comprenez, c'était de commencer, par le commencement et de lire, ne fût-ce qu'un de ces contes : car, il y en a, il y en a beaucoup !

En lecteur qui... se respecte, nous sautons la préface, et entamons le premier conte, *l'Erreur fondamentale*. Sans nous en apercevoir, nous continuons et prenons *La joyeuse légende des larmes*. Mais c'est si attrayant que, sans lâcher le livre, nous lisons *l'Ame prisonnière*, puis le conte que nous publions dans ce même numéro, *La sublime obéissante*, etc., etc.

Quelle idée a eue l'auteur, M. Pol Demade, de donner à ces superbes perles, si gracieuses, souvent si poétiques, toujours si bien écrites, d'un intérêt qui se soutient à chacune, d'une moralité si irréprochable ; quelle idée a-t-il eue de leur donner ce nom de *Contes inquiets* ?



Photo Dumas, 112, rue Vitré

Finissant par la préface, nous y trouvons la clé du mystère ; écoutez comme l'auteur nous dit bien sa pensée :

A son avis (de l'auteur), le rôle de l'écrivain catholique est d'être un inquieteur d'âmes. Il doit donner à la créature humaine, trop naturellement penchée vers la terre fascinatrice, l'inquiétude de l'au delà : l'arracher, s'il se peut, à ses préoccupations matérielles ; et, ceci serait son triomphe, l'empoigner jusqu'à la détourner de l'ombre et à l'orienter dans la direction de la clarté éternelle.

L'auteur du présent volume ne se fait pas l'illusion que son livre de *Contes* remplira toute la promesse enfermée en ce formidable qualificatif d'*Inquiets*...

Eh ! bien, oui, ce volume remplit toute cette promesse ; on est inquiet, on veut devenir meilleur à mesure qu'on le lit.

Est-ce le triomphe rêvé par l'auteur, dont nous applaudissons le fier courage en ce temps où l'intellectuel semble mettre tout son génie à développer, à paraphraser, à diffuser l'antique *Non serviam* ?

Nous recommandons vivement ce beau, ce bon livre : il suffit, d'ailleurs, d'écrire à MM. Schepens et Cie., en leur envoyant 70 cents pour recevoir ce volume.

DE THERMES.

LA SUBLIME OBÉISSANTE

On peut le dire, puisque Sœur Louise est morte.

Le duc de M..., frappé à mort par une maladie cruelle, agonisait en son hôtel du boulevard Saint-Germain, et comme il se mourait en pleine gloire, le frivole Paris, aussitôt averti par les cent mille voix de la presse, de la grandeur qui sombrait là, Paris, pour une heure, était devenu attentif à cette seule chose dont il ne se blaserait jamais : une agonie.

Le boulevard lui-même était devenu presque silencieux, autour de la solennelle demeure en laquelle, anxieusement, de minute en minute, derrière les persiennes demi-closes, en attendait la grande et terrible visiteuse : Sa Majesté la Mort !

Une voiture, aux aigles de l'Empire, était arrêtée dans la cour d'honneur, et les domestiques du duc se répétaient tout bas le nom d'un aide de camp de l'empereur, envoyé par son maître pour prendre des nouvelles du moribond illustre. Les chevaux eux-mêmes — les chevaux, dit on, sentent la mort — soudainement dociles, avaient renoncé à battre de leurs sabots le fin gravier de l'allée, et ils ne levèrent même pas leurs fières têtes noires pour devisager le nouveau carrosse qui entra à ce moment. Un prélat, en robe violette, descendit de voiture. C'était le Nonce du Pape. Le duc de M..., qui était un homme de foi, avait jadis, au début de sa carrière diplomatique, rendu de grands services à l'Eglise, et le Pape, en reconnaissance de ces bons offices, lui envoyait, à l'heure dernière, son ambassadeur lui porter sa suprême bénédiction.

Le Nonce fut introduit dans la chambre de l'ancien diplomate. Tout y était silencieux. Quelques médecins, les plus renommés de Paris par leur science, debout au chevet du mourant, surveillaient les progrès de l'agonie ; leur attitude pensive disait assez que tout espoir était perdu.

Le duc de M..., la tête relevée par ses oreillers, la poitrine haletante, les tempes brillantes de cette affreuse sueur d'agonie, qui est comme le sel de la mort, ouvrait de temps en temps des yeux inquiets autour de lui, mais les paupières retombaient sur ses yeux en s'alourdissant chaque fois un peu plus.

Le Nonce s'approcha de l'un des médecins, de cet air d'interrogation muette que nous comprenons tous à ces heures terribles.

— Excellence, je lui donne encore une heure... au plus !

Le Nonce jeta un coup d'œil rapide sur la pendule. Cinq heures allaient bientôt sonner.

— Croyez-vous, demanda le Nonce à voix basse, que le mourant puisse supporter l'émotion d'une visite... celle de sa fille, par exemple ?

Le médecin répondit par un mouvement de tête assez vague.

Le duc de M... ouvrit les yeux. Il entendait encore

Alors le Nonce s'approcha de lui et lentement, à l'oreille, il lui dit ces deux choses : que le Pape lui envoyait sa bénédiction et que, par une insigne faveur, et en vertu d'un ordre venu de Rome, Sœur Louise, sa fille la carmélite était autorisée à quitter son couvent pour une heure et à venir l'embrasser.

Le visage du mourant s'éclaira du feu follet d'un sourire, il remua les lèvres et, en se penchant, le Nonce crut entendre, guère plus puissant qu'un soupir, ce petit mot (dans la mort, comme dans la vie, nous n'avons que de petits mots pour exprimer les grandes choses) :

— Merci... Merci !...

A ce moment là même, une voiture était arrêtée à la porte du couvent des Carmélites, et la Révérende Supérieure entra dans la cellule de Sœur Louise, la fille unique du duc de M..., et sa seule parente en ce monde, pour lui transmettre l'ordre de la cour romaine. La carmélite en écouta la lecture à genoux.

— Allez donc, poursuivit la Révérende Supérieure, puis que c'est l'ordre du Pape. Vous avez une heure. Que Dieu vous accompagne.

La Carmélite se releva et, sans s'étonner d'un ordre aussi inouï, elle fut prête à sortir pour une heure de ce cloître où, depuis près de vingt ans, elle était la prisonnière de Dieu et d'où, de par une règle austère et inflexible, on ne doit sortir ni vivante, ni morte.

Elle monta dans la voiture qui l'attendait et dit seulement aux domestiques ce mot d'angoisse :

— Vite !

Elle croisa les mains sur sa poitrine, derrière laquelle son cœur battait à se rompre, et pria pour son père qui agonisait...

Il était cinq heures un quart, à la pendule de la chambre du mourant, quand Sœur Louise monta l'escalier d'apparat garni de plantes rares et bordé de deux rangs de statues de marbre et de bronze ; mais elle passa insoucieuse de ces richesses et traînant sa pauvre robe brune sur le moelleux tapis de Saxe. Elle croisa, sans même le remarquer, le Nonce qui descendait cérémonieusement.

Elle entra, courut droit au lit de son père, se jeta à son cou, le baisa au front, se mit à genoux, lui prit les mains à moitié froides et pleura ces larmes humaines, inutilement chaudes, hélas ! puisqu'elles ne réchauffent ni nos chers morts refroidis, ni nos chères espérances éteintes.

N'importe, l'arrivée de sa fille ranima pour une seconde chez le duc de M... la lutte suprême entre la vie et la mort.

— Le flambeau jette ses dernières lueurs, dit tout bas un des médecins.

Le timbre sonna cinq heures et demie.

La Carmélite, toujours penchée sur son père, releva la tête, regarda la pendule où les aiguilles d'or marquaient l'heure fatale sur le cadran de marbre... et reporta ses yeux sur son père.

— Il meurt, il meurt, s'écria-t-elle. Le vieillard devenait affreusement pâle, les plis du visage se creusaient, les yeux chaviraient dans leurs orbites sous des paupières déjà violettes, la poitrine haletait en des soubresauts heurtés sous les hoquets de l'agonie.

— C'est la mort, fit un des médecins. Le duc de M... tenait toujours la main de sa fille dans sa main crispée qui devenait froide. La Carmélite s'agenouilla, le confesseur du duc commença, à mi-voix, les prières des agonisants ; on ouvrit les portes de la chambre, quelques amis entrèrent et aussi les vieux serviteurs, suivant l'usage des maisons anciennes : qui veut que l'on voie mourir ceux que l'on a vus vivre.

— Tu es venue à temps pour me fermer les yeux, avait dit, il y a quelques minutes, le père à sa fille. C'est toi qui me les fermeras.

Elle avait répondu qu'elle aurait ce courage, qu'elle le demandait à Dieu.

Cependant l'agonie continuait à pré. Cette tempête de la mort secouait furieusement pour achever de le déraciner, ce vieux chêne d'homme, résumé des forces de toute une race vaillante qu'il finissait.

La Carmélite regarda la pendule. Elle pâlit... On ne lui avait accordé qu'une heure. Il était temps de partir, si elle voulait rentrer à son couvent à l'heure prescrite par la règle.

Elle se leva pour sortir. La main de son père retenait la sienne dans une étreinte douloureuse. Elle le contempla d'un long regard, ce père mourant auquel elle devait d'être à Dieu. Son ascétique visage de Carmélite se plaqua tout à coup de rougeurs vers le front et les tempes. Au fond de ses yeux d'une angélique douceur de beau soir, éclata soudain l'éclair du désir, elle était debout, presque effrayante à voir, avec les deux torchères de ses grands yeux dilatés, incendiés de toutes les flammes de l'amour humain. Elle se retrouvait enfant et femme en somme et fille de ce mourant adoré.

Il fallait partir, elle demeurait... elle ploya les genoux, se releva, se remit à genoux et, pendant une minute encore, mais une seule, les anges qui gardaient ce foyer assistèrent à deux agonies, celle du père et celle de la fille, mais la terre ne connut rien de cette lutte-ci.

Sœur Louise regarda la pendule encore une fois... et son père qui râlait. Elle sépara très doucement la main du mourant de la sienne.

Un des médecins qui avait vu son geste l'arrêta :

— Restez, Madame, lui dit-il.

— Je dois obéir à ma règle, dit la Carmélite, et elle partit en priant, emportant sans s'en douter, dans les plis de sa robe de bure, le diamant éteint d'une larme d'admiration humaine, tombée sur elle des yeux de ce médecin, vétéran de la douleur, qui lui avait dit : Restez, Madame. Elle ne ferma point les yeux de son père...

Elle entra dans son cloître une heure, exactement une heure, après son départ, au moment précis où le duc rendait le dernier soupir... et elle se rangea avec ses sœurs, dans le chœur, pour chanter l'office du soir, la sublime obéissante !

NOS FLEURS CANADIENNES

LA VESCE

Vesce multicolore. — *Vicia cracca* : (Famille des légumineuses)

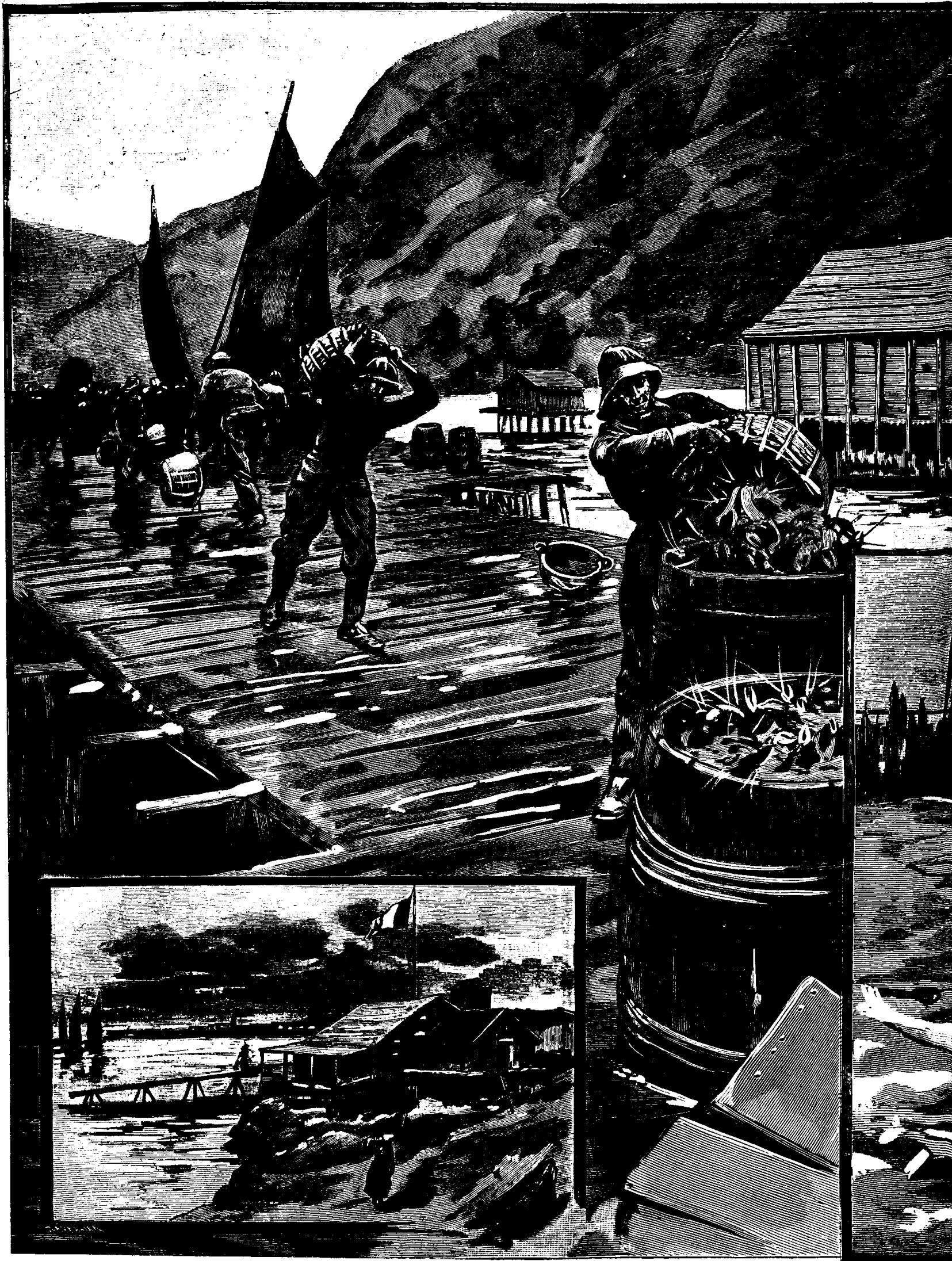
La vesce que nos cultivateurs appellent : pois sauvages, est cette plante rameuse, à vrilles, aux feuilles formées de plusieurs paires de folioles et dont les



fleurs en grappe serrée sont d'un bleu ou violet lavé de blanc. Elle habite le bord des champs humides. *Vesce* vient de *vincere* qui veut dire entrelacé, car cette plante au moyen de ses vrilles, qui sont comme le prolongement de son pétiole, s'accroche et grimpe autour des fortes tiges de ses compagnes.

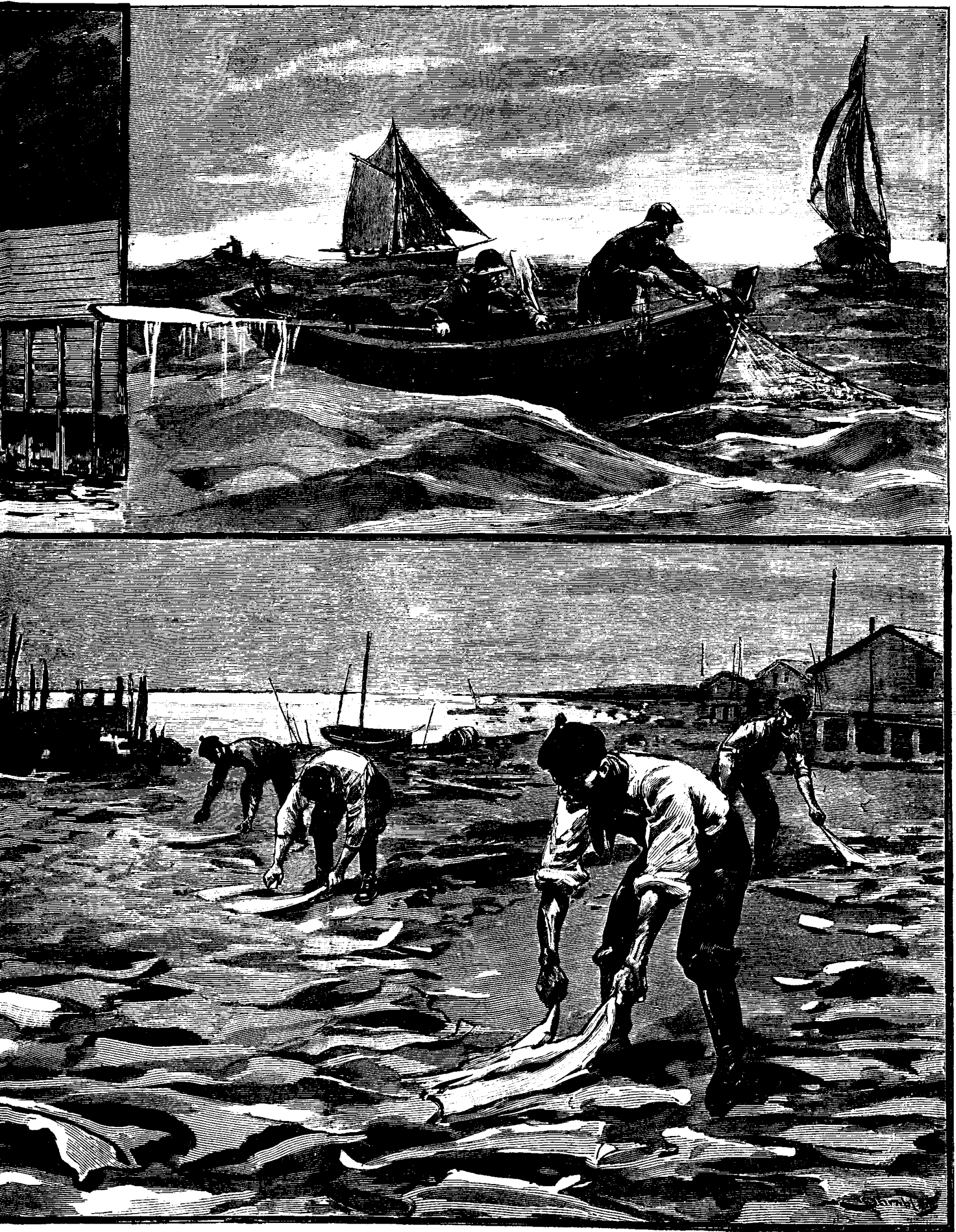
B. Z. Massicotte

(Reproduction interdite)



La rade de Saint-Pierre.—L'embarquement des hommes

LES PECHERIES D



mards.— La pêche de la morue.— Le séchage de la morue.

DE TERRE - NEUVE



*L'hiver redouble de rigueur,
Les étangs sont couverts de glace.
Et la bise que rien ne lasse.
Gémit ou siffle avec fureur.*

*La neige a revêtu d'hermine,
Les arbres, les toits, les sillons,
Et l'on entend les oisillons,
Au ciel brumeux crier famine.*

*Les pauvres gens tendent la main
Aux passants que le froid talonne;
Mais l'enfant charitable donne
A ceux que torture la faim*

*Un sourire, un mot, une obole
Ont guéri plus d'un désespoir;
Donnez, enfants, c'est le devoir,
Car votre charité console.*

C. VAUTEL

PRIMES !! PRIMES !!!

A NOS ANCIENS ET NOS NOUVEAUX ABONNÉS

Grande innovation, innovation heureuse, au journal des familles LE MONDE ILLUSTRÉ.

Déjà, LE MONDE ILLUSTRÉ distribue chaque mois, en espèces, et par un tirage public au sort, une forte somme entre tous ses abonnés. Aujourd'hui, à cette prime goûtée et loyalement payée chaque mois, LE MONDE ILLUSTRÉ en ajoute une nouvelle, qui fera sensation.

Toute personne qui enverra à l'administration, 42, place Jacques-Cartier, à Montréal, le prix d'un abonnement d'un an, aura le droit de choisir, dans la liste ci-dessous, une prime de la valeur d'un dollar, prime qui peut être composée au gré de cette personne, pourvu que le chiffre d'un dollar ne soit pas dépassé.

Deux abonnements d'un an, payés, donnent droit à choisir une valeur de deux dollars, et ainsi de suite. Un abonnement de six mois, payé, donne droit, par faveur spéciale, à un ou plusieurs objets formant un chiffre de cinquante centimes.

Les objets de la liste ci-dessous sont de toute fraîcheur.

MODIFICATION : L'administration de notre journal décide que la prime, dans les conditions que nous venons d'exposer, sera donnée à n'importe quelle personne—abonné ancien ou nouveau—envoyant le prix de son abonnement d'avance.

Ainsi, si quelqu'un de nos fidèles abonnés nous envoie d'avancé le montant, non seulement de son abonnement, mais encore celui d'un autre abonnement pour un de ses amis, cet ancien abonné, pour les \$6.00, qu'il nous envoie, a droit à \$2.00 d'objets. S'il n'envoie que son abonnement d'un an, \$3.00, il a droit à la valeur d'un dollar, et ainsi de suite.

Si le résultat le permet, notre liste sera beaucoup augmentée dans un avenir peut-être très prochain.

Voici la liste des objets à choisir :

Boîtes de papeterie de fantaisie, imitation alligator...	Prix \$1.00
Boîtes de papeterie de fantaisie, couvertes en peluche ornements argentés.....	1.60
Boîtes de papeterie de fantaisie, avec glace biseautée...	1.75
Boîtes de papeterie de fantaisie, avec glace biseautée...	2.40
Encriers Majolika (artistique).....	1.25

Statuettes bronze, sur piédestal, (sujets divers).....	50
Memorandum, cuir, avec fermoir et crayon.....	25
Antoinette de Mirecourt, par Mme Leprohon.....	50
Le Loup Blanc, par Paul Féval.....	60
Une de perdue, deux de retrouvées, par G. de Boucherville.....	1.00
Chansonnier des Familles, relié (2 vol.).....	40
Paroissien romain, très complet, 1000 pages, reliure basane, ornements dorés, tranche dorée.....	1.25
Paroissien romain, No 114, reliure mouton, relief, 2 fermoirs, tranche dorée.....	90
Recueil de prières, No 57, reliure, imitation cuir de Russie, glacée, capitonnée, tranche dorée.....	80
Paroissien romain, No 53, petit format, reliure, imitation cuir de Russie, glacée, capitonnée, tranche dorée.....	80
Chapelets nacre de perle, No 7316, 1/2 monture, cuivre argenté.....	1.50
Coquilles, nacre de perle, cercle argenté, No 64.....	40
Lithographie N.-D. de Lourdes, 15 x 22.....	10

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le Français accaparera assurément tous les amateurs de théâtre avec le programme qu'il a préparé pour cette semaine.

Ce programme contient en effet trois numéros qui vaudraient, chacun, la peine de sacrifier toute une soirée. C'est ainsi qu'on annonce pour cette semaine *Christopher Jr.*, une comédie que John Drew, un vrai connaisseur, reconnaît comme l'une des meilleures de notre époque. Cette pièce a obtenu à l'Empire Théâtre, à New-York, un tel succès que M. Phipps a dû payer un prix énorme pour obtenir le droit de la faire représenter ici. M. Benjamin Horning, le nouveau jeune premier, fera son début cette semaine. On annonce également le retour de Herr Von Palm, le paysagiste qui a fait avec son pinceau des choses si étonnantes. Cette fois, les peintures de Herr Von Palm seront données aux dames qui assisteront aux matinées.

AU MONUMENT NATIONAL

Il y avait affluence considérable, jeudi de la semaine dernière, au Monument National, pour entendre le magnifique mélodrame de Cormor et Grangé : *Les crochets du père Martin*. Monsieur le directeur des soirées de famille a eu la main heureuse en choisissant cette pièce, qui n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. Les acteurs ont joué avec beaucoup d'entrain et de vérité, et les applaudissements du public ne leur ont pas manqué. Bref, tout le monde était satisfait et se promettait de revenir encourager nos artistes canadiens-français. Cette soirée est une leçon pour la direction, en quelque sorte. Elle a prouvé qu'il existe un public amateur de bons mélodrames. Il n'y a donc plus qu'à varier le programme pour s'assurer un auditoire respectable par le nombre.

Pour la soirée du 2 février, on répétera *Les Boulinards*, pièce qui a obtenu un vif succès dernièrement, et M. Roy nous annonce plusieurs surprises pour les prochaines représentations. Nous ne pouvons qu'encourager nos lecteurs à assister à ces spectacles d'une moralité parfaite.

* GRAVURE-DEVINETTE



A qui donc vais-je porter cette pinte de lait ? Je ne vois plus celui qui me l'a demandé.

[POUR LE MONDE ILLUSTRE]

ELAINE

PREMIÈRE PARTIE

LA TEMPÊTE

—Croyez-vous vraiment que les gens de ce navire ne puissent se soustraire au sort qui les menace ?

—Dieu seul sait ce qui doit arriver, mon enfant. Dans tous les cas, l'orage est bien fort et la côte bien mauvaise pour qu'ils aient la chance d'échapper au naufrage. Vois-tu, Elaine, mes cheveux sont blanchis, et depuis le jour où je suis né, il s'est passé bien des scènes du genre de celle-ci, pour que je craigne encore aujourd'hui le même malheur.

—Oh ! ne parlez pas ainsi, grand-père, vous me faites peur.

La jeune fille cacha un instant son visage sur le sein du vieillard et un frémissement glacé parcourut tous ses membres à la pensée de ces hommes dont la maison mouvante, malgré sa masse apparente, n'était qu'une coque de noix en comparaison de l'océan dans ses jours de furie.

—N'y a-t-il donc aucun secours possible pour ces pauvres marins ? dit-elle, en relevant un instant son visage, pâle de frayeur et de pitié et en fixant sur le front grave de son père, un regard plein de tristesse où s'agitait encore comme une faible lueur d'espoir.

Le vieillard ne répondit pas et se contenta de secouer la tête.

—Il faut donc nous résigner à les laisser périr, là, sous nos yeux ? reprit-elle en tendant son bras frémissant vers la mer qui semblait redoubler de fureur en ce moment, et s'acharnait avec un bruit sourd et une rage inaccoutumée contre les rochers du rivage s'opposant à sa furie.

—Voyons, calme-toi, mon enfant. Crois-tu que s'il pouvait y avoir un moyen de porter secours à ces malheureux, ces hommes que tu vois là, autour de toi, ne seraient pas déjà partis, porter l'aide que tu réclames pour ces pauvres gens ? Crois-tu que moi-même, malgré mon grand âge, je serais encore ici ? Non, Elaine, tout navire qui a le malheur, un jour de tempête, de se jeter de ce côté, est un vaisseau perdu : les habitants du pays ne peuvent rien pour empêcher ce malheur : ils sont réduits à rester tristes spectateurs d'un drame épouvantable et d'un malheur certain.

—Mais comment se fait-il, grand-père, qu'ils n'aient pu voir la lumière du phare et diriger leur navire en conséquence ?

A ce moment, un grand cri s'éleva parmi les spectateurs, qui assistaient avec Elaine et son père à la terrible tragédie qui se passait sous leurs yeux.

Le navire—un superbe trois-mâts—lui, depuis près d'une heure luttait contre la fureur de la tempête et la colère des flots, venait de toucher à un rocher caché sous les lames, et sombrait à vue d'œil. Peu à peu l'arrière plongea dans les flots, tandis que le devant accroché au rocher, presque à fleur d'eau, semblait au contraire s'élever au-dessus des flots écumeux. A la lueur des éclairs qui, de temps à autre, sillonnaient la nue noire comme de l'encre, à la clarté que jetait sur le lieu du sinistre la lumière du phare, on pouvait voir à la proue du navire des hommes se pressant les uns contre les autres pour échapper aux flots qui montaient menaçants à mesure que la poupe disparaissait.

Un instant on put croire que le trois-mâts se maintiendrait dans cette position, le devant fortement accroché au récif, et des applaudissements de joie éclatèrent à cette pensée parmi les spectateurs du rivage. Déjà les hommes parlaient de préparer une petite expédition avec leurs chaloupes, une fois l'orage terminé. Cela dura bien une minute, puis un épouvantable craquement, accompagné d'une clameur désespérée, se fit entendre. Juste au même instant la lumière du phare s'éteignit, comme pour ajouter à l'horreur de la scène, et à la lueur d'éclairs sanglants, on put voir le navire disparaître entièrement dans les vagues, tandis que quelques têtes d'hommes, luttant désespérément, apparaissaient çà et là sur les flots. Instinctivement, saisi d'horreur, chacun porta ses mains à son visage comme pour ne pas en voir davantage.

Puis peu à peu, les conversations reprurent sur un ton encore plus lugubre qu'avant la catastrophe, et voyant qu'il n'y avait absolument rien à faire, les femmes et les enfants s'en allèrent ; les hommes bientôt les suivirent par groupes.

Il ne resta plus sur la plage qu'Elaine et son père. La jeune fille, au moment de l'engloutissement, s'était jetée à genoux sur la

plage, levant ses deux mains vers le ciel en un geste désespéré de supplication.

Le vieillard, sombre et plongé dans ses réflexions, était resté debout, les bras croisés sur sa poitrine, le front baissé comme pour ne pas voir l'horrible spectacle ; et la tête ainsi penchée, il ne paraissait pas remarquer que sa petite-fille était là, à ses pieds. Soudain, ses regards tombèrent sur cette gracieuse forme blanche agenouillée auprès de lui, et de son sein s'échappa un cri qu'il ne put réprimer.

—Elaine, petite folle, que fais-tu ? Ne vois-tu pas que ce sable est mouillé et qu'il va te glacer les membres ? Allons, lève-toi, donne ton bras à ton vieux grand-père et regagnons le château.

A ce moment même, un nouvel éclair déchira l'obscurité, la lumière du phare se remit à tourner et Elaine jeta un cri en se levant et en montrant, de son bras désespérément tendu, un point noir qu'elle apercevait, disait-elle, entre le lieu du sinistre et la côte.

Il fallut un bon moment au vieillard avant qu'il pût, à son tour, distinguer cet objet qui semblait se rapprocher peu à peu de la grève, disparaissant parfois entre deux lames puis réapparaissant au sommet d'une énorme vague pour se dérober au regard.

Cela paraissait une tête, autant qu'on en pouvait juger à la faible lueur que projetait la lanterne du phare ; une tête d'homme, faisant de suprêmes efforts pour atteindre le rivage, luttant avec l'énergie du désespoir contre les flots, qui paraissaient à chaque instant devoir l'engloutir dans leurs abîmes.

Tel était, du moins, l'avis de deux jeunes gens que le cri d'Elaine avait arrêtés au moment où, à leur tour, ils quittaient la plage. Ils étaient revenus en toute hâte, prêts à porter secours, si un secours était encore possible.

Le point se rapprochait sensiblement, et bientôt il n'y eut plus de doute pour personne : c'était bien un homme dont le danger et le désespoir décuplaient les forces.

Elaine, son père et les deux jeunes hommes concentraient toute leur attention sur le point noir, sur la tête qui se mouvait au-dessus des flots gigantesques. Chacun retenait sa respiration, comme s'il eût craint de gêner les mouvements du malheureux nageant avec vigueur pour sauver sa vie.

* *

Comme c'est le fait de tout narrateur de pouvoir se transporter sur tous les lieux où se passent les événements de son récit, il nous sera facile de revenir un peu en arrière, de monter sur le navire que nous avons vu sombrer tout à l'heure et de nous occuper de ce jeune homme qui, au milieu du danger, demeure calme sur le pont, semblant étudier la situation et calculer les chances de salut qu'il peut encore y avoir.

Armand d'Aufour était le plus jeune des quatre fils d'un certain baron Tourangeau dont le goût pour les plaisirs avait eu bien vite fait de dissiper la petite fortune que lui avaient laissée ses ancêtres. L'aîné des frères d'Armand, écœuré à la pensée de ne pouvoir soutenir dignement le titre de noblesse que les débauches de son père n'avaient pu lui enlever, s'était enrôlé dans la légion étrangère que le gouvernement français a eu la bonne ou la mauvaise idée d'établir en Afrique. Là se réfugiaient tant de malheureux parias, tant de honteux déclassés, s'y donnant rendez-vous des quatre coins du globe.

Après avoir fait, contre les Arabes, quelques actions d'éclat, dont les journaux avaient parlé à l'époque, le silence s'était fait autour de son nom : sa famille ne doutait plus qu'il n'eût payé sa part des souffrances et des déboires dont cette misérable vie abonde.

Des deux frères cadets, l'un devenu prêtre, avait été tué dans une émeute, lors de la commune à Paris, l'autre était mort poitrine avant d'avoir atteint à l'adolescence.

Le malheur semblait donc s'être acharné sur les survivants de cette malheureuse famille et le ciel paraissait vouloir punir, dans les enfants, les désordres du père.

Armand, cependant, avait réussi à vaincre la fortune dans ces pays lointains, où, au dire des journaux qui se lisaient alors, l'homme à l'âme vigoureuse et aux sentiments stoïques, réussissait tôt au tard à se créer une situation enviable.

Arrivé pauvre dans ces Indes, où la nature semble avoir étalé tout son luxe, Armand s'était mis au travail, et comme il arrive le plus souvent, le succès avait répondu à ses efforts bien compris. Certes, ce ne fut pas sans peine ! Bien des fois, durant les dix années qu'il avait passées sous ce climat changeant, il avait vu ses récoltes détruites par les ouragans ou incendiées par des feux désastreux, sa résidence attaquée et pillée par des bandes d'indigènes chez qui la haine de l'étranger allumait la cupidité. Mais, décidé comme il l'était à lutter, malgré tout, contre le sort, il avait réussi à surmonter les obstacles et à amasser quelques millions qu'il jugeait avoir bien gagnés.

Néanmoins quelque chose l'inquiétait : il ne pouvait oublier ce qu'il était déjà advenu des autres membres de sa famille et il se demandait amèrement, si toutes ces richesses n'avaient pas été accumulées pour lui, dans le seul but de le faire tomber de plus haut et lui

faire regretter plus terriblement cette vie d'aisance dont il avait si peu goûté jusqu'alors.

Ce furent même ces idées sombres qui l'arrêtèrent dans la voie du progrès de ses exploitations, lui firent rassembler toutes ses économies, déjà bien considérables, nous l'avons dit, et le décidèrent à s'en retourner en France. Il se disait que là les dangers étaient plus rares ou du moins plus aisément surmontables que dans sa nouvelle patrie, et que d'ailleurs sa fortune lui permettrait de vivre tranquille après s'être choisi une compagne.

Jeune encore—on lui donnait trente-cinq ans, bien qu'il en eût moins de trente—il rêvait souvent de cette compagne dont la fortune, qui avait paru lui sourire pendant les dernières années, ne lui avait pas encore envoyé l'amour. Encore, il faut bien le dire, n'y pensait-il guère que depuis quelque temps, se disant qu'en France son cœur trouverait bien facilement l'âme sœur de la sienne :

Nous pouvons donc bien dire que le jour où il avait quitté Bombay avec ses précieux titres de fortune, une vie nouvelle avait semblé s'ouvrir devant lui.

Amateur du pittoresque et pas trop pressé, malgré tout, de se jeter dans les tourbillons du monde, il avait préféré faire la traversée sur un navire voilier de fort tonnage, que le hasard avait voulu lui faire remarquer amarré au quai des départs. Poète à ses heures, et par là-même, ami des grands spectacles océaniques, il avait pensé à juste titre que ce voyage de longue durée développerait encore en lui le goût des grandes scènes de la nature.

Nous avons vu tout à l'heure que ces idées du beau étaient sur le point de lui coûter cher, et ceci ayant amplement suffi pour nous faire connaître notre personnage, nous reviendrons à lui au moment où, roulé par les flots de la mer déchaînée, les forces l'abandonnent.

Encore quelques brasses pourtant, et il allait toucher terre !

Heureusement pour lui, son corps étant en dehors du courant, un miracle permit qu'il ne fût pas brisé contre les rochers du rivage et que des mains amies vinsent à son secours.

Après l'avoir préalablement frotté sur le sable et l'avoir ainsi fait revenir à la vie, les deux jeunes gens que nous avons vu retourner sur leurs pas, en entendant les cris d'Elaine, le transportèrent sur leurs robustes épaules au château de Kéravrez, où habitaient M. de Kéravrez et sa petite-fille.

* *

Un homme à la carrure d'athlète et à la physionomie sauvage, bien que distinguée, tel était Pierre Maudern, l'un de ceux qui avaient transporté Armand d'Aufour au château au-dessus de la falaise. Ses yeux, d'un noir sombre, avaient un regard si fixe, qu'ils vous agaçaient malgré vous lorsque, par mégarde ou de parti pris, il vous regardait.

Les traits de son visage, qui laissaient deviner une certaine grandeur de caractère sous la dureté équivoque qui était leur cachet distinctif, donnaient à celui dont nous parlons un aspect fantastique, sinon terrible. Son teint, brûlé sans doute par le soleil de plomb de quelque pays au climat torride, ne ressemblait en rien à celui de ces vieux marins hâlés qu'on est si habitué à rencontrer sur toute la côte bretonne.

De fait, quoique portant un nom bien répandu dans le pays, et affectant des façons de marin "retiré des affaires" ou d'officier de marine "en villégiature," il était impossible de s'y méprendre, pour peu que l'on connût les mœurs des habitants de ce point retiré de la Bretagne.

Sans doute, il racontait à qui voulait l'entendre que ses parents, originaires de cette partie de la côte, avaient quitté leur première résidence presque au lendemain de leur mariage, pour aller en Algérie. Mais vous auriez pu voir errer un sourire d'incrédulité sur les lèvres de ceux qui l'écoutaient. D'ailleurs, personne dans le pays ne se souvenait de ces jeunes tourtereaux qui s'étaient envolés du nid alors qu'ils étaient à peine éclos.

Remarquait-il lui-même que personne ne semblait le croire, alors qu'il s'adressait à eux de cette façon, nous ne saurions le dire, l'air impassible de sa figure sévère ne laissant deviner aucune des pensées de son âme.

Toujours est-il qu'on le disait riche. On prétendait que dans la petite maison qu'il habitait sur le bord de la côte, des trésors étaient amassés qui dépassaient les sommes les plus fabuleuses qu'on pût imaginer.

Quel âge avait-il ? Personne n'aurait pu le dire. Les uns affirmaient qu'il n'avait pas plus de trente-cinq ans, les autres assuraient qu'il avait dépassé la quarantaine. En somme, ses cheveux gris lui donnaient plutôt l'aspect vieux : mais combien nombreux ne sont pas ceux qui blanchissent avant l'âge !

Bref, Pierre Maudern était descendu un beau matin à la station de chemin de fer de la petite ville voisine, s'était fait désigner par les habitants de l'endroit, un lieu à l'aspect bien sauvage et, en fin de compte, avait loué la petite cabane où il habitait depuis bientôt un an.

Peu à peu, on avait remarqué que le but de ses promenades était assez souvent le vieux château de Kéravrez, où habitaient le vieux et vénéré comte du même nom en compagnie de sa petite-fille non moins vénérée que son aïeul par les pauvres des environs.

Le bruit courait même depuis quelque temps que les assiduités de Pierre Maudern avaient un but et que—chose incroyable—on allait bientôt entendre parler d'une union entre une femme noble de vieille roche et un simple manant, un inconnu !

L'instant d'après que les personnages de notre récit furent entrés dans la chambre où l'on déposa le misérable noyé, qui, quoique respirant, n'était pas encore sorti de son évanouissement, Pierre Maudern examinait, avec une attention soutenue, le visage de celui qu'il venait d'arracher peut-être à la mort. Ses sourcils, en se fronçant, purent faire croire que cet examen ne le satisfaisait qu'à moitié. Puis son regard se fixa d'une manière non moins scrutatrice sur Elaine, attendant aux côtés de son père, qu'on donnât tous les soins possibles à leur protégé.

Nous ne saurions dire pourquoi les yeux de la jeune fille ne purent soutenir ce regard : mais elle rougit légèrement et, sans doute pour donner un autre cours à l'attention, murmura quelques paroles à l'oreille de son grand-père. Tous les deux se retirèrent en donnant des instructions aux serviteurs demeurés pour prendre soin de l'évanoui.

Puis on envoya chercher un docteur qui, arrivé presque aussitôt après mais avant que cependant Armand fût revenu à lui, fut heureux de constater que le jeune homme, grâce à sa forte constitution, serait bientôt sur pied.

Pierre Maudern et son compagnon se retirèrent à leur tour au moment où le jour naissant blanchissait les genêts de la côte.

On alla, dans la journée qui suivit cette nuit terrible, aux alentours du navire échoué. On ne trouva que des cadavres, et on s'étonna du fait que ce jeune homme avait pu s'échapper.

D'aucuns parlèrent du doigt de Dieu !

* *

En quittant la chambre où Armand d'Aufour revenait lentement à lui sous les soins empressés des serviteurs du château appelés en toute hâte, Elaine et M. de Kéravrez s'étaient rendus au salon ; puis, après le baiser du soir, ils s'étaient séparés, et Elaine était remontée dans sa chambre.

Un feu clair brûlait dans la cheminée, répandant dans tout l'appartement une chaleur douce et tiède. Près de l'âtre, un fauteuil antique semblait attendre quelqu'un. Elaine s'y assit, et sa jolie tête, aux traits légèrement fatigués, appuyée sur sa main mignonne, elle laissa son esprit errer dans les vagues terrains du rêve.

Certes, c'était une belle personne qu'Elaine de Kéravrez ! Sa chevelure noire, relevée en un tour de main heureux au sommet de sa tête, et ses yeux profonds perdus en ce moment dans les brumes du rêve, donnaient à sa physionomie l'aspect d'une jeune matrone Romaine.

Fille de René de Kéravrez, officier de marine distingué tué au Tonkin dans une escarmouche contre les Pavillons Noirs, Elaine était restée seule avec son grand-père paternel, Mme de Kéravrez ayant suivi de près son mari dans la tombe.

Il n'est pas douteux que, malgré l'instruction soignée qu'elle avait reçue, Elaine s'ennuyait dans cette partie perdue de la Bretagne ! Sans doute, chaque hiver, son grand-père l'emmenait passer quelque temps à Paris : mais Elaine ne se sentait pas plus faite pour les ivresses mondaines que pour la sauvage solitude des rochers bretons.

Quoi de plus morne, en effet, que ce château datant du XVe siècle, placé comme une sentinelle avancée sur cette partie du littoral breton ?

Encore, si un parc heureusement détaillé eût compensé un peu pour le reste, la résidence seigneuriale eût pu perdre légèrement de son terrible cachet. Hélas ! de ce côté, tout se confinait dans une sorte de verger de quelques arpents, où se trouvaient à peine deux ou trois petits chênes rabougris, semblant ne pas comprendre qu'on pût leur demander de vivre sur un sol ressemblant plus à du granit qu'à tout autre chose. Puis, au delà, c'était la lande, uniformément grise en hiver, infiniment colorée en été.

A H de Trémaudan

(A suivre)

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUJARD

(Suite)

Quand elle quitta la serre, ses joues avaient repris leur teinte habituelle, et elle murmura, pour elle, en secouant les épaules, comme pour se décharger d'un importun fardeau :

—Q'importe ce que pensera le monde... ce que diront les malveillants... Est-ce que Noll peut douter de moi ?

Cependant elle fut un peu silencieuse et renfermée le reste de la soirée, et lorsqu'elle disposa ses fleurs dans les appartements, une larme involontaire, échappée de ses yeux, roula sur une des belles roses ambrées qu'avait meurtries le talon brutal de Gérard.

XIII

Lady Helen Dorset et sa fille ne multipliaient pas, près de leurs visiteurs, les instances habituelles pour les retenir bien après l'heure du *five o'clock* ; il semblait, au contraire, qu'elles fussent distraites et comme impatientes d'abrèger leur réception.

On venait d'annoncer Gérard Ruthwen, et, lorsqu'il était entré dans le petit salon du thé, ces dames avaient vu, tout de suite, en dépit de l'impénétrabilité de son hautain visage, qu'une émotion secrète le bouleversait.

Maud, saisie, en avait même oublié de reprendre sa tasse vide à lady Douglas, qui la lui tendait désespérément ; lady Helen laissait sans réponse une question, deux fois réitérée, du vieux et ennuyeux lord Farnaby, lequel, étant d'humeur pointilleuse, se leva presque aussitôt pour partir, en formulant, entre haut et bas, une remarque aigre-douce.

La maîtresse de céans ne la releva point, ne se confondit pas en excuses, ainsi qu'elle n'eût pas manqué de le faire en toute autre circonstance, car le vieux baronnet, un peu son cousin, riche et maniaque, était, pour l'ordinaire, choyé par elle en parent à héritage.

Avec un involontaire soupir de soulagement, elle lui tendit sa belle main blanche, en signe de congé, et se leva, à son tour, pour saluer et accompagner, jusqu'au seuil du salon, plusieurs dames qui se retirèrent également.

Lorsque, peu à peu, tous les groupes se furent égrenés, et que, dans l'appartement déserté, le cadet de Kilmore se trouva seul avec les deux femmes, elles se rapprochèrent de lui, agitées et curieuses.

Maud, un peu pâle, retenait à grand-peine une question qui, sur ses lèvres, elle le sentait bien, eût été déplacée.

Lady Helen dit, d'un ton nonchalant, qui dissimulait mal une réelle anxiété :

—Il me tardait que tous ces importuns fussent sortis ; car, rien qu'en vous voyant entrer, Gérard, j'ai compris que vous aviez quelque événement à nous apprendre. Qu'y a-t-il de nouveau à Kilmore-Castle ?

—Mon départ, Milady, répondit le jeune homme d'une voix brève. Je suis venu vous faire mes adieux.

Elles tressautèrent, effarées.

—Vos adieux ! vous quittez le manoir ?... Pourquoi ? Que s'est-il donc passé ? Ah ! ce n'est pas à cette nouvelle-là que nous nous attendions !...

Gérald sourit amèrement.

La mère et la fille échangèrent un rapide coup d'œil et il devint, soudain, évident qu'un devoir impérieux réclamait Maud au dehors, car elle quitta précipitamment le salon.

Lady Dorset se pencha vers Gérard, d'un air de confiance :

—Voyons ! fit-elle avec une insistance à la fois discrète et pressante, il y a un chagrin, chagrin de cœur, je le parierais ;—quel autre, à votre âge ?—derrière cette résolution, qui n'est pas irrévocable peut-être. Confiez-moi cela, tout simplement. Vous savez que vous avez en moi une amie très sûre ; j'ai toujours été si dévouée à votre chère famille ! Florence, n'est ce pas ?

Il n'attendait que cette question précise, pour épancher tout ce qu'il avait sur le cœur.

Florence ! ce nom avait suffi pour mettre le feu aux poudres. Oui, c'était bien cela, parbleu ! Lady Helen ne se trompait pas. C'était d'elle que venait la peine cruelle, dont tous les traits de Gérard portaient la profonde empreinte.

Elle l'avait ensorcelé avec ses airs candides, sa voix musicale, son

charme sérieux et enjoué, en même temps. D'ailleurs, c'était elle la reine de Kilmore, maintenant ; il avait été séduit, ainsi que les autres, petit à petit, sans s'en douter, sans qu'elle parût avoir rien fait pour obtenir ce résultat.

—J'ai toujours pensé que Flor était d'une fort habile coquetterie, celle qu'on dissimule si bien qu'elle semble ne pas exister... ; la plus inquiétante de toutes, intercala lady Helen, sous forme de simple remarque, entre deux phrases de son visiteur.

—Enfin ! reprit-elle, au bout d'un instant pendant lequel elle avait suivi, avec toutes les marques du plus vif intérêt, la confidence de Gérard ; enfin ! mon cher enfant, vous voilà sous le joug... Je m'en doutais un peu depuis... depuis notre rencontre aux ruines d'Argyle, vous vous souvenez ? Les plaisanteries de Maud, qui est très étourdie, mais n'entend malice à rien, avaient singulièrement troublé votre cousine... Donc, vous avez le cœur pris... Et Florence ?

Le pied de Gérard froissa les fleurs bizarres, d'une nuance délicieusement morte, dont les doigts agiles de Maud Dorset avaient brodé la laine épaisse du tapis.

—Florence a accueilli ma démarche avec le plus écrasant dédain... elle s'est jouée de moi.

Lady Helen joignit les mains, pleine de componction.

—Et voilà pourquoi vous voulez vous expatrier, quitter le manoir, où cependant vous êtes chez vous, des amis qui, eux, vous affectionnent sincèrement... qui... ne vous auraient pas trahi, Gérard ? mais, ceux-là, le cœur abusé ne les discerne pas toujours.

Le reproche voilé, contenu dans ces paroles quelque peu mélancoliques, était trop délicatement formulé pour pouvoir froisser le jeune homme.

La châtelaine de Dorset-Hlle accentua encore l'expression de sa compatissante sympathie :

—Je n'oserais pas vous demander de faire à ces amis-là, qui sont anciens et fidèles, le sacrifice d'une décision, sans doute mûrie par la réflexion, et sagement pesée... Cependant, près d'eux, vous oublieriez peut-être—avec le temps—la cruelle déception. Vous secouez la tête ? Ne voyez pas, dans cette supposition, qu'un égoïste désir de ne pas vous perdre encore, après ce séjour parmi nous, qui nous a permis de vous apprécier davantage. C'est aussi par intérêt pour vous, croyez-le, que je souhaiterais de vous voir demeurer, malgré tout, à Kilmore-Castle. Flor a acquis une très grande influence sur l'esprit d'Olivier et...

—Vous ne m'avez pas laissé finir ma confidence, Milady, interrompit Gérard, avec amertume. Ma cousine Dally a repoussé mes avances parce qu'elle vise plus haut qu'un cadet de famille. Elle veut être comtesse de Kilmore.

—Quelle imagination !

—Non, une absolue réalité, Olivier nous a présenté, hier, sa fiancée.

—La fiancée d'Olivier !... bientôt sa femme... comtesse de Kilmore ?... Mais, mon pauvre Gérard, vous être indignement lésé, dupé d'une façon abominable... c'est une vraie captation. Et vous auriez le droit...

Elle s'indignait, comme si le dommage, porté aux intérêts de Gérard, l'eût atteinte personnellement. Il l'arrêta, avec un faible sourire.

—Quel droit ? demanda-t-il, ironique. Celui d'intenter un procès à ma future belle-sœur ?

Lady Dorset demeura atterrée.

—C'est pourtant votre héritage qu'elle vous vole, murmura-t-elle. Car tout ce que possède Noll devait vous revenir un jour... un jour qui, peut-être ?...

Dans l'excès de son effarement, elle laissait échapper, cynique, la secrète préoccupation que, de sang-froid, elle n'eût jamais trahie.

—Il devrait y avoir des lois pour réprimer de si audacieuses intrigues, et des pénalités...

Gérald secoua la tête.

—Olivier est libre de se marier à sa guise, et même, si cela lui plaît, de me déshériter au profit de sa femme,—chose que je considère comme certaine,—dit-il, d'un accent dont le calme voulu contrastait avec la véhémence de lady Helen. S'il est faible de corps, il est parfaitement sain d'esprit. Son testament serait inattaquable.

Je n'ai qu'un parti à prendre : repartir, me lancer de nouveau dans ma vie d'aventures. Elle me plaisait avant que...

Il passa la main sur son front.

—... La pension que me sert mon frère aîné me permettra de mener assez large et confortable l'existence hasardeuse de l'explorateur. Il a bien voulu me dire qu'il serait heureux si je restais à Kilmore ; mais cela est au-dessus de mes forces.

Lady Dorset ne disait plus rien. Elle semblait démontée et n'essayait plus de retenir Gérard.

Ce fut la voix de Maud qui tira le jeune homme de son abattement. La blonde miss venait de rentrer, sans bruit, et, quoiqu'elle n'eût pu entendre que les derniers mots prononcés, on eût juré qu'elle

était au courant de la conversation lorsqu'elle dit, d'un ton décidé :

—Avez-vous donc si peu de courage que vous abandonniez ainsi, sans combat, la partie ? A votre place, lord Gérard, je resterais.

Elle était debout, en face de lui, une petite flamme très vive, montée à ses joues rosées ; ses pupilles dilatées rendaient presque noirs et très durs ses jolis yeux de pervenche.

—Rester ! pourquoi faire ? . . .

—Mais . . . pour attendre les événements . . . et les aider au besoin. Ne vous souvient-il plus du proverbe : " Entre la coupe et les lèvres, il y a de la place pour . . . "

—Pour un malheur ? acheva le cadet de Ruthwen, en frissonnant.

Et il balbutia, oppressé :

—Je ne voudrais pas qu'il arrivât malheur à Noll !

Le rire d'enfant de Maud Dorset sonna clair dans le petit salon, rompant la contrainte pénible qui semblait peser sur les interlocuteurs.

—Ce cher lord Ruthwen ! personne ne lui en souhaite. Ne tournez donc pas les choses au tragique. La situation ne peut-elle se dénouer . . . doucement ?

—Ni Olivier ni ma cousine ne sont d'un caractère à le faire prévoir.

Maud s'était assise au piano, sur son haut tabouret ; ses doigts distraits parcouraient les touches blanches ; elle fredonnait, à mi-voix, l'air très connu de *Rigoletto* dont la partition était ouverte devant elle :

La donna è mobile

Le tabouret pivota, la jolie miss se retourna en face de Gérard Ruthwen.

—Il est assez bizarre, dit-elle, que cette vérité ait été énoncée, précisément, par l'homme le plus inconstant de la terre . . . Tout le monde change, allez, lord Gérard, aussi bien à notre époque qu'au temps du roi François Ier.

Kilmore-Castle le . . .

O mes bonnes et chères vieilles amies, devineriez-vous, jamais, ce qui arrive à votre petite Flor ? . . .

Le grand bonheur qui lui échoit est si peu mérité, lui semble-t-il, qu'elle ne peut croire encore que ce ne soit pas un rêve.

Vous savez que j'ai toujours été pareille : quand je me sens trop heureuse, j'ai peur . . . Je m'imagine dormir dans un palais enchanté et je tremble de m'éveiller.

Mon rêve d'aujourd'hui, — on me dit bien, pourtant, que c'est une réalité ! — c'est que je vais devenir la femme de l'oncle Noll . . . d'Olivier, veux-je dire . . . Bah ! quand nous serons mariés, il est probable que je l'appellerai encore, plus d'une fois " oncle Noll ". C'est une si vieille, si douce et si chère habitude ; et c'était si bon d'être sa toute petite fille, à lui dont le cœur est si noble, l'esprit si vaste !

" Lady Florence Ruthwen, comtesse de Kilmore ! . . . " Je n'entends que cela du matin au soir. C'est ainsi que chacun me salue ; c'est l'exclamation qui ponctue la plupart des félicitations, dont je suis accablée.

Si l'on savait comme cela m'est égal ! . . . comme les vains titres sonnent creux à mes oreilles ! . . . comme il m'est indifférent de devenir, tout d'un coup, châtelaine . . . et très riche !

Une seule chose me réjouit : c'est que, s'il plaît à Dieu, rien, jamais, sinon la mort . . . et encore ! pas même la mort puisque nous croyons à l'éternelle vie ! — rien, jamais, ne nous séparera ! — Je pourrai lui donner toutes les heures de tous mes jours, le soigner, distraire sa souffrance, le guérir peut-être. J'en ai été si près qu'il ne m'est pas défendu d'espérer.

Car il a marché, vous le savez, presque tout l'été dernier. Le docteur Mathon assure qu'il s'en est fallu de bien peu que la guérison ne fût complète. Les premières fraîcheurs de l'automne sont venues un peu trop tôt ; trop subitement surtout ; et nous, grisés d'espoir, nous avions oublié, déjà, la prudence. Noll subit, en ce moment, une douloureuse rechute ; mais l'an prochain, je l'entourerai de précautions plus grandes, de soins plus minutieux et nous conjurerons ainsi tout danger.

Nous n'avons pas de date fixée encore . . . Nous attendons . . . Ce temps des fiançailles qui ne change rien à notre vie paisible, et pendant lequel il semble, pourtant, que, rien ne soit pareil à la vie d'hier, nous est très doux. Noll et moi nous causons gravement, sagement, de l'avenir et de choses qui, autrefois, m'auraient fait rire comme une folle ; et ce n'est pas triste du tout, d'être sérieux.

La bonne cousine Ethel est très joyeuse. La perspective d'une noce, dans ce beau Kilmore, la transporte d'aise, quoiqu'elle trouve que nous nous faisons une " drôle de cour ".

J'imagine qu'elle voudrait qu'Olivier m'assassinât de madrigaux et m'offrit, chaque matin, le traditionnel bouquet, enveloppé de sa manchette de papier-dentelle . . .

N'avons-nous pas les dernières violettes parfumées qui pointent,

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

timides et pâles, sous les fourrés du parc, et qui nous embaument dès que nous entr'ouvrons les fenêtres ?

Et quand Noll a murmuré tout bas : " Ma chère petite Flor ! " en effleurant du doigt mes cheveux rebelles, ainsi que la première fois qu'il me vit, — ce soir si effrayant de notre arrivée, vous souvenez-vous, bonne amie Angélique ? — quel madrigal, aussi galamment tourné qu'il pût être, équivaldrait, pour moi, à la caresse de cette simple parole ?

Malgré son enchantement, elle est encore un peu *ébaubie*, la cousine Stone, car elle avait cru . . .

Elle avait cru ! . . . d'autres aussi . . . et cela a failli être la pierre d'achoppement de notre douce quiétude. Gérard s'était illusionné sur mes sentiments, et sur les siens également, je pense ; car, après avoir voulu s'éloigner, il reste, et ne semble plus garder d'autre souvenir de sa passagère folie qu'une vague rancune à mon endroit.

Encore ne se trahit-elle que rarement, comme malgré lui, d'assez inoffensive façon, par quelques légers coups d'épingles ; quelques *petits cailloux* lancés dans mon jardin . . . Il sort beaucoup, d'ailleurs, se promène, chasse, villégiature chez des amis, durant des semaines entières. J'aime mieux quand il n'est pas là.

Les dames de Dorset-Hill, Maud et lady Helen, que vous avez vues autrefois, viennent souvent au manoir . . . Elles semblent s'y plaire beaucoup et me plaisent fort peu . . . de moins en moins ! . . . De leurs longues et fréquentes visites, je ne sais d'agréable qu'un seul instant : celui où elles se lèvent pour partir. Tant qu'elles sont là, je respire mal à l'aise . . . Nous ne nous entendons guère.

Maud rit de tout, elle est d'un entrain étourdissant ; cependant ses plaisanteries, au lieu de m'égayer, me donneraient, plutôt, envie de pleurer. Sa mère, qui affecte de demeurer en béate contemplation devant mon bonheur, n'en sait apprécier que le côté purement matériel. A tout instant elle se plonge dans des évaluations, à perte de vue, de la fortune d'Olivier, qu'elle connaît sur le bout du doigt. Elle ne me fait grâce ni d'un domaine, ni d'un arpent de terre.

—La première fortune du pays ! . . . Ah ! *my dear* Florence, le sort vous comble de ses faveurs.

Elle a, comme cela, une collection de phrases exaspérantes qui pour un peu, me jetteraient hors de mes gonds. Mais Noll sourit, avec son ineffable mansuétude, alors je laisse couler le flot des inepties, sans tenter d'en arrêter le courant.

Après tout, s'il plaît à lady Dorset d'envisager les gens et les choses par le gros bout de la lorgnette, à son aise ! Cousine Ethel est la poésie même à côté du réalisme de cette femme pratique !

Ma bonne amie Angélique, je compte sur votre éloquente persuasion pour décider ma grande amie Sophie à *passer les mers* encore une fois. — Il n'y a ni habitudes, ni âge, ni rhumatismes qui tiennent, je la veux, et je vous veux !

Ne faut-il pas que vous veniez, de nouveau, me parer de la radieuse toilette blanche, symbole de fêtes qui vraiment ne sont pas des fêtes de la terre. Vous ne voudrez pas qu'une seule ombre plane sur les joies que le ciel me prépare . . .

N'est-ce pas, fidèles amies, chères et respectées, vous permettez que je dise : " à bientôt " et que je vous embrasse follement pour vous remercier par avance de venir doubler et bénir la joie de votre petite

Flor.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

—En Chine, un cercueil est considéré comme un présent très convenable.

—A Jerome, Arizona, il n'y a pas de prison ; et les prisonniers sont enchaînés aux poteaux télégraphiques.

—Les manufactures de bijouterie de Blomingham, Aug., donnent de l'ouvrage à 14,000 personnes.

—Le chien mexicain n'a pas de poil, il n'en a pas besoin dans le climat chaud dans lequel il vit.

—En Russie, on ne peut se marier après 80 ans et pas plus que cinq fois, ce qui est encore raisonnable pour une loi.

—Près de 1,000,000,000 de verges de rubans de toutes couleurs sont employées annuellement par le beau sexe du continent européen.

—Sur près de six cents députés à la Chambre française, les francs-maçons disposent de 225 voix. Ils se flattent de conduire souvent la Chambre à force d'audace. Leur but principal est de ruiner dans l'âme du peuple toute notion religieuse.

—La confection des blouses de soie pour dames est plus active que jamais et les ateliers sont surchargés d'ouvrage. De fait rien de plus élégant ni de plus pratique pendant les grosses chaleurs de l'été.

DERNIER MOT

Le dernier mot de la Science Médical : Le Baume Rhumal contre les rhumes chroniques, la toux, l'enrouement. Une dose arrête le mal. Les doses suivantes tuent les germes.

—La poule qui ne pond qu'un œuf par semaine chante plus fort que celle qui en pond un tous les jours. Dans les affaires nous voyons le même fait se reproduire. Un homme qui ne travaille que de temps à autre a toujours pour habitude de le crier sur tous les toits. Celui qui est assidu à son poste et consciencieux travailleur, ne sent jamais le besoin de le faire savoir à tout le monde.

C'EST RADICAL

Tout rhume contient des germes de consomption. Le Baume Rhumal tue les germes radicalement. Ceux qui l'ont essayé ont été guéris. N'acceptez pas d'autre remède : Le Baume Rhumal n'est égalé par aucune préparation similaire.

—Sommaire du Monde Moderne (No de février) : Roman : L'imposture, par C. Bruno.—La robe rouge, S.-J. Weimann.—La mauvaise preuve, G. Rodenbach.—La Muse de Montmartre, Pierre Vignault.—Falguière, E. Bayard.—La chanson de Musette, H. Murger.—Francisque Sarcey, C. de Néronde.—Steinlen, O. Uzanne.—Le mouvement littéraire, L. Claretie.—Causerie scientifique, G. Mareschal.—La Musique, G. Danvers.—Le monde et les sports.—Mode du mois.—Questions financières.—La cuisine du mois.—La vie pratique, etc. Ce numéro contient 120 gravures. Voir l'annoncé.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à l'Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médecine furent remarquables et rien ne s'opposait plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYNS, 330, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Mlle CAROLINE DESLAURIERS

Perdait connaissance tous les jours, elle était un objet de pitié de tous ses parents et amis, elle était condamnée, elle devait mourir !

Que toutes les femmes qui doutent lisent le récit d'une jeune fille de 16 ans, sauvée de la mort et rendue à la santé par les Pilules Rouges du Dr Coderre

"C'est le cœur rempli d'une vive reconnaissance que je vous envoie mon témoignage attestant ma guérison par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Depuis l'âge de 14 ans j'ai toujours souffert. J'étais anémique au dernier point. Je souffrais de violentes maux de tête, points dans le dos et les côtés qui me rongeaient. Le battement de cœur me faisait mourir. Je ne mangeais plus rien je ne prenais qu'un peu de bière et de brandy pour me soutenir. J'étais si faible que je ne pouvais plus me porter sur mes jambes, je venais prête à tomber. Je perdais connaissance tous les jours, et une fois j'essayai de sortir avec ma mère et je perdis connaissance dans la rue et on me ramena à la maison en voiture. Rien ne semblait me soulager et je fus contrainte de garder le lit. J'étais décharnée et les os me perçaient la peau, j'étais désespérée car je voyais bien que j'allais mourir. Un jour, une tante vint me voir et quoique me voyant bien mal, elle me suggéra d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre comme étant le seul qui put me sauver. Je suivis son conseil et de suite, un mieux sensible s'opéra en moi ; je continuai fidèlement leur usage et maintenant je suis guérie. Je suis si contente et je voudrais tant aider les autres à se guérir que je vous permets de publier mon témoignage sur tous les journaux, car, je le répète encore, sans les Pilules Rouges du Dr Coderre, je serais morte." Mlle Caroline Deslauriers, No 3, rue Schmidt, Québec.



Mlle CAROLINE DESLAURIERS

Que pouvons-nous ajouter de plus pour vous démontrer que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent ? Si toutes les femmes qui souffrent voulaient seulement essayer pendant quelque temps le traitement, comme elles seraient vite convaincues que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont bien réellement le seul et véritable remède pour les femmes et toutes

leurs maladies. Nous invitons toutes celles qui douteraient de la véracité des témoignages que nous publions, de bien vouloir passer par nos bureaux et nous serons heureux de leur montrer des milliers de témoignages qui attendent leur tour pour être publiés. On en a de toutes sortes, de toutes les parties du monde, de toutes les classes de la société. On en reçoit de toutes jeunes filles, de jeunes et de vieilles femmes, toutes étaient bien malades et toutes ont été guéries et sont heureuses de témoigner

leur gratitude envers un remède qui les a sauvées, et en même temps essayer de convaincre par le récit de leur propre guérison tant de pauvres femmes qui souffrent et ignorent qu'il y a un remède sûr et certain pour leurs maladies.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez la consulter pour rien. Sans crainte, écrivez-lui une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Toujours le médecin s'empresse de vous répondre, en vous disant tout ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au : DEPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL, sont tenues confidentielles par notre médecin.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c, en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

—Un médecin nous apprend que les personnes qui dorment la bouche fermée vivent plus longtemps que les autres.

L'ivrognerie est une maladie dont on peut se guérir

TEMOIGNAGE DU PERE STRUBBE

Montréal, 14 juillet 1897. M. A. Hutton Dixon, Cher monsieur.

Depuis que j'ai fait l'usage de votre traitement, je n'ai plus aucun goût pour les liqueurs enivrantes. J'étais descendu tellement bas, que ma famille désespérait de moi. J'avais souvent essayé d'abandonner de boire, mais sans succès, et je pensais que je ne pourrais jamais me guérir de cette funeste habitude. Lorsque j'eus pris votre traitement, je fus des plus surpris. Malgré les nombreux témoignages sur son efficacité et ce que m'en avait dit mes amis, je ne pouvais croire qu'il pourrait effectuer en moi un changement aussi radical que celui qu'il a opéré. Maintenant, je suis comme j'étais quand j'étais enfant.

Et le changement qui s'est opéré dans ma demeure méritait dix ans de ma vie. Au lieu de cœurs brisés et de figures anxieuses l'on n'y voit maintenant que des sourires et du contentement. Je vous dit que nulle plume ne saurait écrire la différence entre le présent et le passé.

Je sais qu'il y a des centaines de victimes de l'alcoolisme qui voudraient s'empêcher de boire et qui l'ont essayé plusieurs fois, comme je le fis, sans succès. A tous ceux-là, je dis : "Servez-vous de la Dixon Cure," car c'est en vous en servant avec confiance, que vous verrez tout le bien qu'elle peut produire.

Moi, ainsi que ma famille, serons heureux de répondre à tous ceux qui voudront savoir la vérité. Désirant que Dieu vous comble de bénédictions pour votre bonne œuvre.

Je demeure

Votre tout dévoué,

Le R. P. Strubbe, vicaire de Sainte-Anne, témoigne de la véracité de cette lettre de la manière suivante :

J'ai eu connaissance du cas décrit dans la présente lettre, et je certifie que tout ce qu'elle contient est l'exacte vérité.

E. STRUBBE, C. S. S. R.

Détails complets concernant le traitement ci-dessus : Envoyez sous enveloppe cachetée sur demande. Adresse :

THE DIXON CURE CO., 40 Avenue du Parc, Montréal.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

LA NOUVELLE REVUE

25, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	Un an	6 mois	3 mois	
	Départements	50f	26f	14f	
	Etranger	56f	29f	15f	
			62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corset Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.

1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PÉRIODISATION
ni avant ni après du
VERSOLITAIRE
L. KIRN
à l'Extrait Métrique de FOSSÈRE N°10
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUSSER, 44, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

**Fourrures de
toutes sortes**

Capots, Manteaux, Cas-
ques et toutes sortes de
vêtements en fourrures.
Spécialité de **Capots en
Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LAPRÉS LAVERGNE & CO
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 | RESIDENCE TEL. BELL EST 1265

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Montigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tel. Bell 2818.

5353

80-11-07

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de textes et quatre pages de gravures chaque semaine

VICTOR ROY,

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés.
Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, réparatrices, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit
le grand journal
parce qu'il satisfait,
instruit, intéresse et
amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

65,921

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1836 ...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT

A Montréal \$4.00 par an
Hors Montréal 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 :- Six mois . 50c.

Voir notre liste de
primes publiée toutes
les semaines dans le
MONDE CANADIEN.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTREAL,
Téléphone Bell Main 613